

NAPOLÉON I^{er} EMPEREUR*Reproduction d'une Estampe de Debucourt*



Les Chroniques du Mois

UN PROGRÈS DANGEREUX

Le dîner venait de finir. C'était un de ces brillants et mélancoliques dîners d'Avril, si semblables à ceux de Février et de Mars et auxquels ressembleront tous ceux de Mai, désespérément ; un de ces dîners rituels, si je puis dire, qui sont l'accompagnement nécessaire de toute vie mondaine bien réglée et qui, commencés vers huit heures et demie du soir (au plus tôt) consistent à accabler de nourritures savantes, deux heures durant, des estomacs sans appétit, et à verser des vins très chers dans les cinq ou six petits verres d'une vingtaine de personnes dont la plupart ne boivent d'ailleurs que de l'eau. On avait donc fini de ne plus boire et de ne pas manger, et l'on avait gagné le salon. Le maître de la maison s'était rapidement approché de chacun de nous, et à demi-voix, désignant la porte entr'ouverte du fumoir : « Un cigare ? »

La plupart des hommes présents l'avaient suivi ; les uns pour fumer, les autres pour changer d'air, se reposer un instant de l'effort de tenue où vous contraignent le voisinage des honnêtes femmes, et entendre (ou raconter) des grivoiseries.

Je remarquai que mon cousin Lobépain ne nous avait pas accompagnés. Il était resté au salon, ce qui me fit penser un instant que cet aimable homme préférerait les délicats plaisirs du flirt aux joies un peu grasses des conversations masculines. Je me trompais. Mon cousin était allé tout simplement s'asseoir à côté de sa femme, qui s'était elle-même retirée en un coin du salon, et tous deux causaient.

Ils causaient avec animation, le sourire aux lèvres, comme deux vieux amis enchantés de la rencontre, et qui ont un tas de choses intéressantes à se dire ; de temps en temps, leur conversation était coupée de deux éclats de rire, ou bien, penchés l'un vers l'autre, ils semblaient échanger, à demi-voix, je ne sais quelles confidences gentilles. J'étais émerveillé ; et dès que Lobépain se fut levé pour venir au

fumoir allumer une cigarette, je me dépêchai d'aller prendre sa place auprès de ma cousine.

— Vous venez, lui dis-je, chère amie, de me donner, sans vous en douter, le plus paradoxal et, d'ailleurs, le plus admirable des spectacles. Il y a combien de temps que vous êtes mariée ?

— Dix-sept ans.

— Et vous êtes encore amoureuse de votre mari ?

— Oui... non... peut-être... je n'en sais rien.

— Et lui, est-il toujours amoureux de vous ?

— C'est bien possible. Mais je crois qu'il n'en sait rien non plus. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que vous aviez tout à l'heure, en causant, une attitude amusante et délicieuse ; on ne vous eût pas pris du tout pour de vieux époux, mais pour deux amoureux ravis de se retrouver ensemble...

Ma cousine se mit à rire.

— Il est vrai, me dit-elle, que nous n'avions pas eu depuis assez longtemps l'occasion de bavarder ainsi, — tranquillement. A cet égard, les dîners en ville nous sont très utiles et nous en profitons généralement pour nous rapprocher un peu...

Je ne comprenais pas.

— Mais, fis-je... et chez vous ; dans l'intimité du foyer ?...

— Mon ami, répondit ma cousine, j'ai souvent eu l'occasion de m'apercevoir que les célibataires sont des serins. Vous m'en fournissez une preuve nouvelle. Ainsi vous n'avez pas l'air de comprendre du tout ce que c'est qu'un ménage parisien, à la date d'Avril 1908 ; et que chez la plupart d'entre nous, à l'heure qu'il est, la vie de « société » — j'entends ce mot dans son acception la plus large — est en train de tuer la vie de foyer...

— Je continue à ne pas saisir très bien...

— Je m'en doutais, et je précise. Autrefois — il n'y a même pas très longtemps de cela — la bourgeoisie de ce pays-ci, comme de tous les pays, d'ailleurs, n'avait pas d'autre ambition que d'être une épouse et une mère,

et les murs du domicile conjugal étaient à peu près tout son horizon.

» Notre horizon, à cette heure, enferme la société tout entière ; et l'épouse entend être un peu citoyenne, par-dessus le marché. Je ne suis pas féministe le moins du monde, vous le savez bien, mon ami ; mais enfin il y a des courants qu'il faut suivre, et ce n'est pas gêner les hommes, dites, que de vouloir être femmes un peu plus... complètement et plus noblement que nos devancières ne l'ont été ? Alors, que voulez-vous ? J'administre une société de secours pour le terme, qui s'appelle l'Abri ; je suis les cours d'infirmières des « Dames françaises » ; j'ai accepté d'être trésorière du « Vestiaire des Hôpitaux » ; je m'intéresse à l'Asile de nuit de la rue de Tocqueville ; je suis adhérente du « Sauvetage de l'Enfance » et dame patronnesse de « l'Allaitement maternel » ; une de mes amies m'a fait récemment entrer au conseil d'une société d'assistance par le travail qu'elle préside ; une autre m'a inscrit d'office au nombre des « visiteuses » de sa crèche et de son ouvroir ; et puis enfin, sous peine de passer pour une sauvage, il faut bien se montrer de temps en temps chez nos amis, aux conférences de la Française, aux expositions du Lyceum. Imaginez-vous, mon ami, ce qu'une existence comme la mienne peut représenter de courses à faire, de visites à recevoir, de lettres à écrire, de rapports à rédiger ?... et vous rendez-vous compte que les heures où je dîne en ville sont à peu près les seules où je puisse regarder un peu mon mari ?...

J'objectai timidement :

— Mais, ma cousine, il y a le temps des repas ; il y a aussi...

Elle haussa les épaules :

— Il n'y a rien du tout, mon cher. A l'époque où nous nous sommes mariés, Pierre s'occupait uniquement de son usine... et de moi ; mais lui aussi a le souci de ses devoirs nouveaux ; lui aussi veut être un homme « de société » et cela devient insupportable, vous savez ! Il est président de sa chambre syndicale et membre du Comité français des Expositions à l'étranger ; il a fondé une société d'instruction militaire à Courbevoie ; il

est de je ne sais quelle affaire d'Habitations à bon marché, et tous ces gens-là éprouvent le besoin de dîner ensemble à chaque instant, bavardent très tard, rentrent chez eux à des heures indues...

» Et puis il y a les déjeuners aussi!

» C'est une mode qui sévit depuis quelques années, et dont le succès a été extraordinaire. Des sociétés se sont fondées, qui ont pour objet de populariser la connaissance des questions économiques, sociales, agricoles, maritimes, coloniales et autres; et ces questions-là, c'est à table, invariablement, qu'on les discute. Si occupé qu'on soit, — vous connaissez cette formule — « il faut toujours déjeuner ». On s'assemble donc, et l'on déjeune. Une question a été mise à l'ordre du jour: c'est la crise américaine, c'est la crise allemande, c'est le repos hebdomadaire, ou l'organisation du travail des mineurs, ou la réforme du régime des banques, ou la crise de la marine marchande, ou le reboisement des forêts... c'est tout ce que vous voudrez. Le café est servi; les cigares s'allument; l'orateur désigné prend la parole; on lui répond... et quand on s'est suffisamment instruit de part et d'autre, on se sépare... Mon mari est d'une demi-douzaine de ces déjeuners-là: il y a celui de la société d'Economie industrielle et commerciale, celui de la Fédération des Industriels et des commerçants, celui de l'Union coloniale, celui de l'Union du commerce et de l'industrie pour la Défense sociale... est-ce que je sais, moi? Il y en a dix, il y en a vingt... il y en a peut-être aussi qui n'existent qu'en rêve et d'autres où l'on est censé aller et où l'on ne va pas...

Je sursautai :

— Vous êtes méchante, ma cousine...

— Eh! non, mon ami. Je ne dis pas cela pour Pierre qui est un mari sérieux et, je crois, à peu près fidèle; mais je le dis pour quelques-uns... que je ne nomme pas.

» Et c'est là ce qu'il y a d'inquiétant : la Philanthropie, le Mutualisme et l'Economie politique sont de belles choses, et je ne nie pas que le développement de la « vie d'association » n'ait élevé nos esprits; mais il a contribué aussi à disloquer beaucoup de bons ménages, et multiplié, dans les ménages médiocres, les ressources de... — comment vous dirai-je?... — de l'alibi. Autrefois l'infidélité conjugale n'était pas un exercice sans difficulté; et l'appréhension des obstacles, des complications, en somme du péril couru, arrêtaient bien des vertus hésitantes sur le chemin de l'inconduite. Mais comment, aujourd'hui, ne serait-on pas tenté par la sécurité même dont on jouit? Il n'y a pas une femme du monde dont une douzaine au moins d'œuvres charitables ne soient censées solliciter quotidiennement la visite; il n'y a pas un mari qui, désireux de déjeuner ou de dîner avec une autre femme qu'avec la sienne, ne puisse s'en payer en toute tranquillité la fantaisie, aussi souvent que cela lui plaît, sous prétexte que l'Economie politique ne s'apprend plus aujourd'hui qu'au restaurant. Allez y voir...

— Et vous concluez?

— Je conclus, dit ma cousine en riant, qu'il y a des progrès dangereux; et je pense au mot de Musset :

— On dit que le siècle marche... mais dans quoi, grands dieux!

PIERRE OU PAUL

Les Livres

SANDRO BOTTICELLI, PAR EMILE GEBHART, (Hachette, édit.) ♦♦♦ LA VIE D'UN POÈTE : COLERIDGE, PAR JOSEPH AYNARD, (Hachette, édit.) ♦♦♦ LES MUSÉES D'EUROPE : MADRID, PAR GUSTAVE GEFFROY, (Nilsson, édit.) ♦♦♦ LES JOURNÉES DE CASABIANCA, PAR GEORGES BOURDON, (Lafitte, édit.) ♦♦♦ COMÉDIES ET PROVERBES, D'ALFRED DE MUSSET, (Larousse, édit.) ♦♦♦ SOUVENIRS DU BARON DE FRÉNILLY, publiés par ARTHUR CHUQUET, (Plon, édit.) ♦♦♦ LETTRES INÉDITES DE HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE (Mercure de France, édit.) ♦♦♦ HORTENSE ALLART DE MÉRITENS, PAR LÉON SÉCHÉ, (Mercure de France, édit.) ♦♦♦ L'ÉVOLUTION DU THÉÂTRE CONTEMPORAIN, PAR ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTHAUT, (Mercure de France, édit.) ♦♦♦ LE BRISEUR DE FERS, PAR GEORGES D'ESPARBÈS, (L. Michaud, édit.) ♦♦♦ FOUQUET, SURINTENDANT GÉNÉRAL DES FINANCES, PAR ALBERT SAVINE et FRANÇOIS BOURNAND, (Louis Michaud, édit.) ♦♦♦ LE SIÈGE DE GÈNES, EN 1800, PAR ÉDOUARD GACHOT, (Plon, édit.) ♦♦♦ LES VAGABONDS, PAR LÉO MARIE et RAYMOND MEUNIER.

M. Gebhart publie son *Botticelli* dans un format commode, mais, cette fois hélas, sans la moindre illustration. Le livre est digne du vieux Florentin qu'est le spirituel membre de l'Académie française. Il évoque cette admirable civilisation florentine, non en érudit constipé, éplucheur de textes et de dates, mais en historien qui comprend l'histoire et qui aime l'art. Dans l'ambiance reconstituée, Sandro Botticelli se détache, lumineux, vivant, varié, subissant des influences diverses, tantôt abandonné à la joie païenne de vivre, tantôt ramené à une sorte de « christianisme sombre ». Et, en lisant ce livre, on revoit par la pensée et l'on comprend toute l'œuvre du maître. Il se peut que des critiques subtils découvrent dans le *Botticelli* de M. Gebhart, quelques détails erronés ou vieillissés; personne, je crois, ne lui contestera d'avoir écrit un ouvrage aimable et de haut intérêt.

Si jamais écrivain a provoqué des jugements contraires, c'est bien Coleridge. L'essai que lui consacre M. Joseph Aynard explique et justifie cette diversité d'opinions. Il est peu d'hommes dont la vie présente une complexité plus déconcertante, et, pour avoir quelque chance de le juger sans injustice, il faut se garder, comme le firent plusieurs de ses contemporains, de ne voir qu'un moment de sa destinée, de n'étudier qu'une de ses œuvres. L'ouvrage de M. Aynard, très consciencieux et très sage, ramènera des lecteurs à ce grand poète qui, je l'avoue, ne saurait être considéré comme d'une lecture facile ou attirante.

M. Gustave Geffroy continue à décrire les grands musées d'Europe. Après le Louvre, après le Musée de Bruxelles, après la Galerie Nationale de Londres, il nous donne aujourd'hui le *Musée de Madrid*. Et, dans une belle langue, colorée tout ensemble et précise, avec un enthousiasme qui ne tarde pas à gagner le lecteur, il passe en revue les merveilles accumulées au Prado. Dans cette revue, Vélasquez tient naturellement la première place : l'étude que M. Gustave Geffroy lui consacre, et où il raconte l'homme et l'œuvre, avec tant de mouvement et de vie, comptera parmi ses pages les plus brillantes et les mieux enlevées. L'illustration est abondante et judicieusement choisie. Mais il serait à souhaiter que les planches fussent tirées avec plus de soin.

La question du Maroc n'est pas réglée, hélas! et l'heure n'est pas venue d'en écrire l'histoire. Mais chacun s'y intéresse assez pour désirer la reprendre à son début et voir comment elle est née. *Les Journées de Casabianca* nous offrent l'un des épisodes capitaux du drame. Dans une première partie, M. Georges Bourdon, en historien avisé, en enquêteur impartial, s'efforce d'établir ce

qui s'est passé depuis les derniers jours de juillet 1907 jusqu'au débarquement de nos troupes. Puis, dans une seconde partie, il raconte ce qu'il a vu lui-même, le désastre de la ville bombardée, puis sa défense contre les attaques des tribus. Son récit n'est pas toujours d'accord avec les relations courantes ou officielles; sans doute il sera discuté, sinon maintenant, du moins plus tard, quand on aura le loisir de regarder en arrière. Mais ce qu'on ne peut dénier à M. Georges Bourdon, c'est la vigueur, le pittoresque, la crânerie qui apparaissent à chaque page de son ouvrage. On lit ses descriptions, on assiste aux scènes qu'il retrace, non seulement avec un vif intérêt, mais avec une réelle émotion, et ce livre, si ému et si réfléchi, fait comprendre bien des choses.

Encore une édition des œuvres d'Alfred de Musset; nous renonçons à compter toutes celles qui ont paru dans ces derniers temps. Celle-ci a le grand avantage d'être bien présentée, quoique établie à un prix très modique. Rien de commun d'ailleurs entre cette collection, qui, outre les *Comédies et Proverbes* et les *Poésies* de Musset, comprend déjà *Eugénie Grandet* et *Le Père Goriot*, et d'autres publications incorrectes, illisibles et imprimées sur du papier innommable. Combien d'auteurs français et étrangers nous souhaiterions voir y entrer!

Le baron de Frénilly était de ces hommes qui doivent laisser des mémoires intéressants. Tout d'abord, quand on a vécu de 1768 à 1828, il serait étrange qu'on n'eût rien à dire; puis, M. de Frénilly a les sympathies et les haines également violentes; chez lui, pas de ces jugements pondérés, qui dénotent une conscience scrupuleuse, mais dont l'excessive mesure risque d'être lassante. Le royaliste intransigeant, que Louis XVIII appelait « M. de la Frénésie » ne laisse jamais sommeiller son lecteur; et, comme cet éternel mécontent a beaucoup d'esprit, c'est plaisir de voir comme il accommode les hommes et les choses. Une excellente préface de M. A. Chuquet ajoute à l'intérêt de cette publication.

M. Léon Séché nous promet une galerie de « Muses romantiques ». Elle sera bien remplie : muses de tout ordre et de toute naissance, de toute intelligence et de toute nullité, muses dominatrices et musettes très humbles ne manquèrent pas à l'époque. Il y en eut presque autant que de poètes, et, par un habile roulement, elles surent, pour la plupart, multiplier leur influence. C'est le cas de *Hortense Allart de Méritens*, par laquelle M. Léon Séché ouvre la série. Elle inspira Chateaubriand, — à quelle muse René ferma-t-il son oreille? — elle inspira Sainte-Beuve, pour ne parler que de ceux-là. On connaît, dans le détail, sa liaison avec Chateaubriand; elle-même l'a contée, sous un pseudonyme, dans un livre qui fit scandale. En rappelant ces souvenirs, M. Séché ne commet donc pas une indiscretion, et, de plus, il remet bien des détails au point. Par contre, l'histoire de ses relations avec Sainte-Beuve est nouvelle, et les précieuses lettres qu'il publie sont totalement inédites. Et vraiment, c'eût été dommage qu'elles ne vissent pas le jour. Hortense de Méritens est une figure singulièrement captivante; c'est une pénétration, une curiosité des choses intellectuelles, une fermeté dans le jugement, rare dans le sexe faible, et, avec cela, une puissance de séduction toute féminine et une volonté d'aimer et d'être aimée, qui s'étale avec une franchise parfois déconcertante. Ces deux volumes valent le meilleur des romans.

Voici une bonne étude sur l'*Evolution du Théâtre contemporain*. A vrai dire, le titre est un peu ambitieux; car les auteurs ont seulement montré comment certaines idées et certains personnages avaient évolué. Qui tenterait d'ailleurs



LES PATRICES DE NAPOLEON

A l'occasion du centenaire de la création de la noblesse impériale, le Figaro Illustré a chargé M. Edouard Gachot, auteur des « Campagnes du Maréchal Massena », de présenter à ses lecteurs l'ensemble des faits en général peu connus qui gravitèrent autour de cet important événement historique. L'illustration de cette étude anecdotique a été exécutée en partie d'après des tableaux, miniatures et estampes ornant les châteaux et hôtels de S. A. le Prince Murat, de MM. les Princes d'Essling et de la Moscowa. La reproduction de ces documents jusqu'ici réservés est naturellement interdite, ainsi que la reproduction et la traduction du texte.

I. HISTORIQUE DU PROJET. -- PREMIÈRES IDÉES, PREMIÈRES REQUÊTES.

Au début du XIX^e siècle, quand un coup d'Etat presque facilement accompli eut changé en Pouvoir Consulaire ce qui pourrait être appelé le Gouvernement de la Révolution, entre la grande journée de Marengo et le lever du soleil de Wagram, on vit se succéder les Victoires, les Traités, le Concordat, les Sacres avec les Couronnes française et italienne. De ce mémorable ensemble, retenons un événement centenaire : l'organisation d'une noblesse impériale.

Événement maintes fois renouvelé au cours des siècles afin d'assurer la satisfaction des hommes qu'une capricieuse fortune imposait à l'attention du monde. A César, il faut des Patriciens pour porter au Capitole les armes de Vercingétorix. A Clovis, il faut des Leudes pour entourer son char de guerre. A Charlemagne, il faut des Ducs pour conduire ses légions. A Bonaparte, ne fallait-il pas des aides sûrs pour garder le trône d'une monarchie instaurée en quelque sorte au milieu des grondements du canon ?

On a prétendu que Napoléon eut, dès 1801, le projet de créer une noblesse dite de défense. A la vérité, d'autres préoccupations absorbaient alors son esprit. L'égalité, — sauf pour le chef — lui paraissait être la raison très valable du régime qui, sous ses auspices,

continuait l'ère de la République Une et Indivisible.

La conduite de Bonaparte, notée dans des pièces d'archives, est celle du guerrier d'abord opposé à l'établissement du Patriciat. « Ne brave pas le peuple, ou craind Brutus » écrivait un pamphlétaire. Si, plus tard, Bonaparte dut déplaire à Brutus, c'est que, sollicité, prié, harcelé par des gens intéressés à voir publier un Sénatus-Consulte de faveur, menacé de voir sombrer son pouvoir avec l'abandon des premiers prétoriens, il dut en venir à concession. Berthier et Talleyrand, surtout, l'obligèrent, suivant l'expression qu'employait irrévérencieusement M. Fain, « à hisser des plébéiens jusqu'au marchepied de l'aristocratie ».

A des hommes distingués, il est vrai, qui aidaient le Premier Consul à promulguer des lois nécessaires, à pacifier les esprits, à vaincre une formidable coalition, le terme « citoyen » déplaisait. Et, envers plusieurs, la mention « monsieur » pouvait être suivie d'un *de*, d'ancienne noblesse.

Surtout en Italie, l'encouragement à prendre des titres se faisait pressant. A Milan, un Serbelloni se rendant au *Te Deum* du 18 juin 1800, désignait l'état-major français : « Ils ont tout ce qu'il faut pour être comtes. » Le même jour, un colonel napolitain présenté au Consul, emploie le vocable « M. de Bonaparte. » On a, de plus, prêté au célèbre Melzi ces paroles : « Monsieur le général, apaisez donc les criaileries d'une



Joséphine Impératrice

d'après une eau-forte de Niquet (Collection du Prince d'Essling)

**



JÉRÔME NAPOLEON
Frère de l'Empereur, Roi de Westphalie
(Coll. du Prince d'Essling)

petite noblesse turbulente ; il suffit, par décret, de reconnaître les barons ; et quel grand moyen d'augmenter la popularité du capitaine victorieux ! »

Bonaparte dut trouver l'avance prématurée. Mais jeter un refus brutal ne lui convient pas ; et quoiqu'il fût en pays conquis, il aurait déclaré :

— Nous verrons cela plus tard ; ayez un peu de patience.

Sur quoi, Melzi de dire à ses amis :

— La chose est faite.

Le Consul, bien averti des désirs formés dans son entourage, écoutait volontiers les requêtes de Joséphine qui plaidait la cause des de Bourrienne, après à reprendre un titre auquel ils avaient d'ailleurs droit. Il voyait les généraux de la République abandonner l'ancien débraillé pour une tenue décente. Cependant il ajournait la publication d'un décret promis ; il savait excuser judicieusement le contretemps du retard :

— Une fois que la paix sera bien et durablement assurée, nous pourrons travailler à l'Intérieur.

Mais la paix tardait. La Convention d'Alexandrie, les traités de Lunéville et d'Amiens n'apportaient que de courts répit.

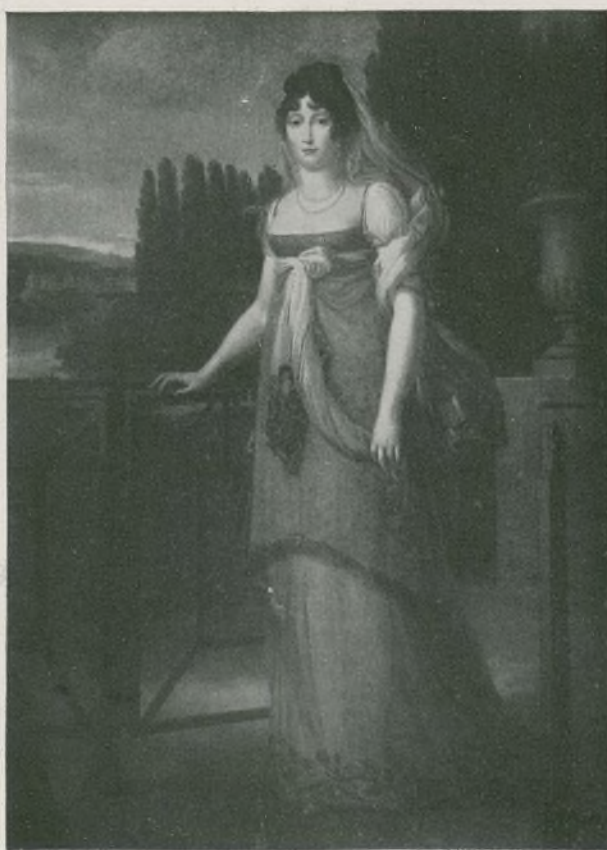
Encore, les militaires s'emploient. Ils traversent des provinces. Ils prennent des villes d'assaut. Ils occupent des capitales. Soldats consulaires ou soldats im-



MARIE LÆTITIA RAMOLINO
Mère de Napoléon 1^{er}
(Coll. du Prince Murat)



MARIE-PAULINE
Sœur de l'Empereur, Veuve du général Leclerc, épousa le prince Borghèse et devint duchesse de Guastalla
(Coll. du Prince d'Essling)



CAROLINE-MARIE ANNONCIADE
Sœur de l'Empereur
Epouse de Joachim Murat
(Coll. du Prince Murat)



JOSEPH NAPOLEON
Frère de l'Empereur, Roi de Naples et de Sicile
(Coll. du Prince d'Essling)

périaux, leurs désirs ne portent pas, durant chaque nouvelle campagne, au delà du bon repas et du bon gîte d'étape.

Le corps civil au contraire, moins occupé, aspirait aux faveurs, aux grandes faveurs. Sénateurs, députés, magistrats, maires, jalousaient les bénéficiaires des récompenses nationales, honorifiques et pécuniaires : l'armée enfin. Ils délibéraient, projetaient, rédigeaient des requêtes, invoquaient des témoignages illustres :

— « Montesquieu a dit : sans noblesse, point de monarchie. — Le régime trop égalitaire agonise. — Il faut placer des chefs titrés dans les administrations. — Le mérite s'inquiète d'habiter si longtemps le corps d'un simple citoyen. »

Escomptant les bénéfices de son initiative, Emile Gaudin, maire d'Ivoile-Pré (Cher), homme qui se dit « ancien tribun » écrivait à Napoléon le 3 septembre 1805 la lettre suivante :

« Sire (1),

» La France était menacée de perdre son indépendance politique et de subir

(1) Les documents de cette étude ont été puisés : *Archives Nationales* A F IV 298. — 1038. — 1040. — 1148. *Archives du Prince d'Essling*. — *Archives de la Guerre*. — *Cahiers Rossi*. — *Papiers de famille*. — *Notes inédites d'un spectateur*. — *Fastes de la Légion d'honneur*. — *Dictionnaires des Origines*. — *Armorial de Le Révérend*, etc.



LOUIS NAPOLEON
Frère de l'Empereur, Roi de Hollande,
Père de Napoléon III
(Coll. du Prince d'Essling)



LUCIEN NAPOLEON
Frère de l'Empereur, Prince de Canino
Fut président du Conseil des Cinq Cents
(Coll. du Prince d'Essling)

un démembrement ; vous avez paru à la tête des armées, et toujours victorieux, vous avez agrandi son territoire, vous l'avez élevée au rang de première puissance militaire.

» Une révolution terrible avait déchainé les passions, excité les factions, allumé les haines et enfanté les dissensions intestines. Appelé par les vœux unanimes de la nation à la magistrature suprême, vous avez su calmer les passions, réprimer les factieux, apaiser les troubles civils ; les esprits ont été réconciliés et les cœurs consolés.

» Restaurateur éclairé de la Religion



MARIE-ANNE-ÉLISA

Sœur de l'Empereur, Epouse du Prince de Lucques et de Piombino

le fardeau que leurs sollicitations et leurs besoins vous imposaient.

» Enfin, on peut dire sans vous flatter que comme Guerrier, Magistrat et Législateur, vous êtes parvenu au faite de la Gloire et que déjà vous avez assez fait pour l'immortalité.

» Mais, Sire, ce qui, dans des siècles moins éclairés pouvait suffire à la Renommée de ces hommes que la postérité a honoré du surnom de Grands, ne saurait suffire à la vôtre dans ces temps où les progrès de la civilisation exigent du fondateur du grand Empire des institutions plus parfaites, plus prévoyantes ; en un mot, plus



Esquisse représentant la réunion des Souverains accompagnant Sa Majesté l'Empereur et Roi au Bal donné par la Ville de Paris le 4 Décembre 1809

Reposé à la Bibliothèque Impériale.

S. M. l'Empereur rependant au Duc de M. le Préfet du Département de la Seine.

A Paris chez A. Gouffroy, Rue des Francs Bourgeois N° 5.

(Collection du Prince d'Essling)



EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

Fils de Joséphine, beau-fils de l'Empereur
Vice-roi d'Italie

chrétienne, en rétablissant son culte et son autorité, vous l'avez rappelée à cet esprit de tolérance et de philanthropie consacré par les dogmes de son divin fondateur.

» Les amis sincères et zélés de la patrie, l'immense majorité des citoyens ont désiré que vous assuriez le repos dont vous les faisiez jouir en les plaçant dans le sein d'une monarchie héréditaire ; et vous avez accepté pour vous et votre illustre famille

de souci de l'avenir.

» En étudiant les annales du monde, nous voyons avec douleur que les institutions salutaires, les établissements utiles, les intentions bienfaisantes et l'Empire glorieux d'Alexandre, d'Auguste et de Charlemagne ont été pour ainsi dire ensevelis avec eux dans la même tombe.

» Sans doute, vous voulez que ces constitutions par lesquelles vous réglez, par lesquelles vous faites le bonheur des Français, que vos



POSSÉ AUGUSTE-AMÉLIE DE BAVIÈRE

Epouse d'Eugène de Beauharnais
Vice-reine d'Italie



Poignée d'une épée donnée au général Massena par la République Ligurienne.

la juste confiance d'une nation généreuse ont placé dans vos mains. Et, d'ailleurs c'est de vous, Sire, qu'on peut véritablement dire : « Il pense que rien n'est fait s'il reste quelque chose à faire. »

» Il faut que le trône ait des représentants héréditaires de la Majesté et de la Bienfaisance ; il faut que ses rayons, ainsi que ceux du soleil, soient reçus par des éléments intermédiaires, stables, perpétuels, pour ainsi dire qui les réfléchissent sur toutes les parties, sur tous les sujets de l'Empire et les pénètrent tous de vénération, d'amour et de soumission.

» A cet effet, Sire, il est nécessaire que Votre Majesté se décide à recréer une hiérarchie sociale héréditaire dans l'Empire français.

» Les membres dont vous composerez cette hiérarchie sociale devant être recommandables par leurs services et leurs talents, par leur fortune ou par les souvenirs attachés à leurs noms.

» Le reste de leurs qualités personnelles fera la mission auguste qu'ils auront à remplir et plus importante et plus facile. L'ascendant de leurs prérogatives et de leurs exemples rappellera ces hommes des campagnes, naturellement formés par des mœurs douces et paisibles mais que le malheur des temps a rendus injustes et insubordonnés, aux règles de l'équité. Il leur fera reprendre les habitudes de l'obéissance et du respect pour tous ceux qu'en faveur de l'utilité commune, l'ordre social élève au-dessus des autres.

» La nécessité de cette institution politique étant reconnue, sa mise à exécution paraîtrait, à ce grand nombre d'esprits que le premier mouvement entraîne, aussi simple que facile.

» Ils proposeraient le rétablissement de la noblesse française telle qu'elle existait avant que le décret du 19 juin 1790 l'annihilât... »

Assez longtemps après le triomphe d'Austerlitz, le Sénateur Sémonville écrivait, mais sur la demande d'un examen de la situation, à l'archi-chancelier Camba-

lois, vos institutions, que tous vos bienfaits, ainsi que votre mémoire subsistent encore après vous.

» Vous voulez que les grandes leçons, que les grands exemples que vous léguerez à vos successeurs ne soient infructueux, ni pour eux-mêmes, ni pour le bonheur des peuples.

» Vous voulez que votre dynastie porte avec honneur, pendant une longue succession de siècles ce sceptre impérial que la Providence et

cérès, homme que Fouché appelait, ironiquement : — « Le secrétaire des petits commandements du grand Napoléon : »

« L'instant est venu où la politique de l'Empereur doit et paraît vouloir accorder à un certain nombre de familles, des privilèges héréditaires, conservateurs du système monarchique.

» Si ces dignités sont peu nombreuses, elles seront privées de la force nécessaire pour se défendre respectivement, sans utilité pour la stabilité future de la Monarchie ; elles ne serviront qu'à l'éclat de la représentation du Prince et à la fortune de quelques familles et ne pourraient payer d'un seul coup la dette du premier Capitaine du monde envers des armées toujours victorieuses.

» Nombreuses, elles peuvent devenir onéreuses à l'Etat, perdre de leur considération et même n'en point acquérir en raison de leur quantité.

» Si l'on suppose, au contraire, que le public accorde la même considération à ces dignités héréditaires, quelque soit le nombre, n'est-il pas à craindre qu'il en résulte, comme autrefois, soit l'amoin-



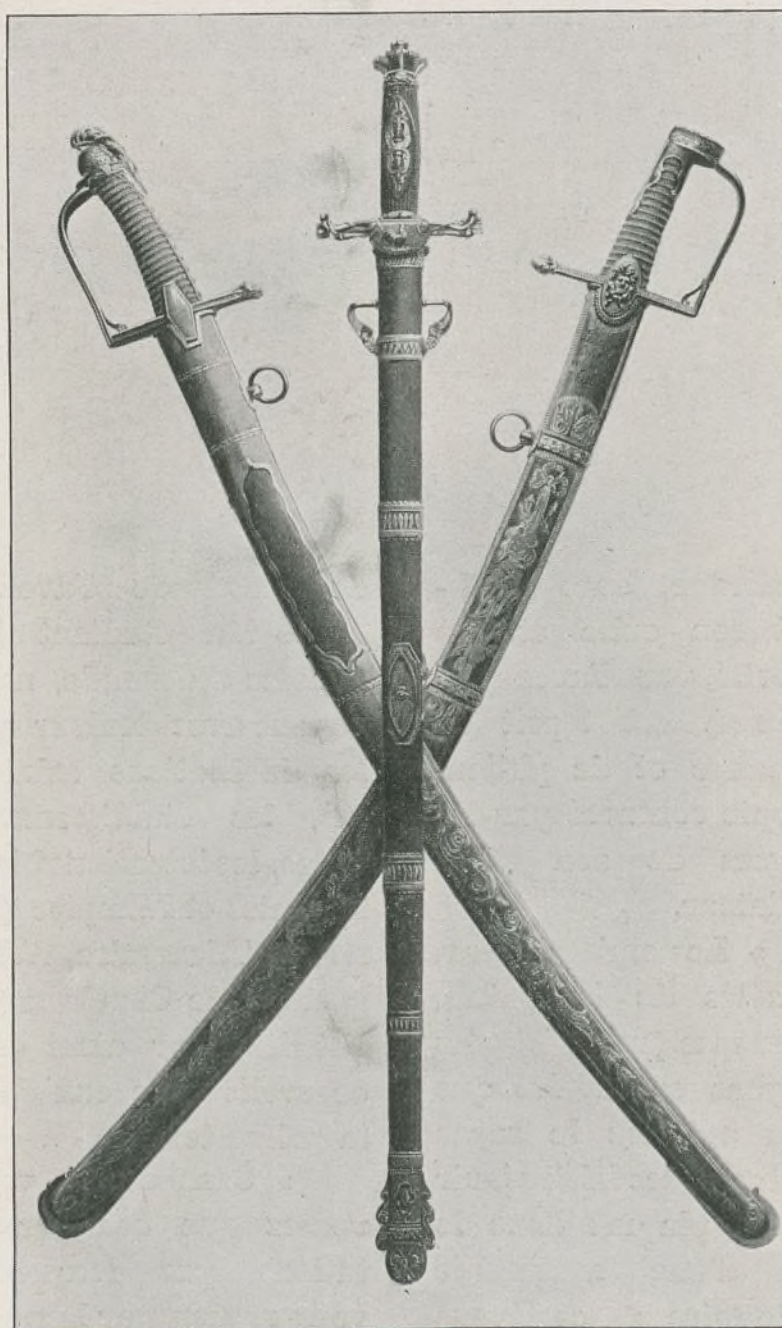
Poignée d'un sabre donné au général Massena par la République Ligurienne

exercées par des individus privés de l'hérédité, soit l'envahissement successif de ces mêmes fonctions par les familles héréditaires ; c'est-à-dire, précisément, le retour des abus qui ont entraîné la chute de la noblesse.

» Celle anciennement existante sera-t-elle exclue de cette institution ? Ses prétentions pour rejeter la nouvelle seront appuyées par l'opinion publique ; et l'on ne peut se dissimuler qu'en matière de noblesse, toutes les décisions émanant de ce tribunal, ce serait un blasphème que la seule supposition d'éloigner de ces dignités héréditaires, les compagnons de Gloire du Monarque et les fonctionnaires publics qui lui doivent un rang élevé.

» Il faut donc, pour établir des dignités héréditaires utiles, les coordonner entre elles, en assez grand nombre pour n'en exclure aucun des individus qu'y porte l'opinion, ou à qui des services réels donnent le droit d'y prétendre ; leur assigner à cet effet des proportions différentes en raison de ces services et de leur importance.

» Les priver de tout moyen de résistances au Gouvernement ; en conséquence, les séparer soigneusement des fonctions afin d'établir au profit de l'autorité sou-



Bâton de Maréchal, Sabres et Épée de Massena (Collections du Prince d'Essling)



MASSÉNA

Appartient à M. le Prince d'Essling

Duc de Rivoli, Prince d'Essling, Maréchal de France



VIESSE DE MARMONT

Duc de Raguse, Maréchal et Pair de France

veraine une émulation constante entre les familles héréditaires pour obtenir les emplois, et les fonctionnaires pour être récompensés par l'hérédité; les rendre sans intérêt pour le trésor public et pour l'égalité des citoyens devant les Lois.

» Signer entre les services passés et ceux récents une sorte de pacte avec l'ancienne noblesse du royaume et ménager, dans cette transaction, les intérêts de son amour-

propre, de manière à lui faire briguer l'honneur d'appartenir exclusivement à la noblesse de l'Empire, en rejetant volontairement de son sein tout ce qu'elle n'admettrait qu'à regret par la nécessité de se recruter.

» Donner pour base à cette hiérarchie comme à cette Association nouvelle des principes victorieux de toute contestation de la part des hommes attachés aux idées les plus libérales, comme de celle des partisans les plus obstinés de la féodalité nobiliaire; imposer à l'obtention de ces diverses hérédités des conditions telles que ceux qui en seraient revêtus ou privés reconnussent forcément le droit des autres à les posséder; assigner à ces conditions une extension suffisante pour que les choses simplement utiles aperçoivent toujours la possibilité d'y atteindre en sortant de la sphère des utilités privées pour entrer dans celle nationale; enfin, rattacher tout l'ensemble de ce système, sans altérations, aux institutions politiques, telles qu'elles existent aujourd'hui, particulièrement à celles de la Légion d'honneur, à son organisation, à sa composition actuelle et à l'intérêt que doit éprouver chacun de ses membres de voir accroître indéfiniment les forces de la phalange par laquelle les monarchies féodales ont été détruites ou vaincues.... »

Sémonville indique, pour assurer la nouvelle organisation, des conceptions particulières. Diviser le *Patriciat* en trois classes lui paraît œuvre nécessaire et romaine. Il qualifiera ces catégories de : 1° Nobles patrices, classe des

princes du sang et au besoin des premiers dignitaires de l'Empire; 2° des patrices héréditaires qui pourront être ducs et aspirer même à monter encore quand une nouvelle action d'éclat les aura, de nouveau, recommandés à l'attention du souverain; 3° de patrice *seulement*, avec place dans l'armée ou dans l'administration. Aux premiers, on réserverait le titre d'« Illustriissimes patrices. »



ARRIGHI

Duc de Padoue, Lieutenant-général

II. NAPOLEON S'INSPIRE DU PASSÉ. LES ORIGINES DE L'ANCIENNE NOBLESSE, D'APRÈS SEMONVILLE.

A l'appui d'un si vaste projet, indiquer à l'empereur quels services avaient été rendus aux trônes par l'ancienne noblesse, cela parut nécessaire à des hommes qui voulaient être anoblis, mais sans tarder. Benoît, secrétaire du Conseiller d'Etat Hugues-B. Maret, visita à établir les origines, pourtant assez obscures et problématiques, d'un « corps spécial. »

Sémonville, plus précis, ayant puisé aux bonnes sources, composait un mémoire indiquant, non seulement les origines de la noblesse, mais toutes ses prérogatives spéciales et les crises de déchéance qu'elle dut traverser au cours du XVIII^e siècle. Malgré la longueur et le ton un peu monotone de ce document, il n'est sans doute pas inutile d'en reproduire ici les passages essentiels, dont l'Empereur devait s'inspirer.

« Dans les gouvernements anciens et modernes, les services publics étaient récompensés par le Patriciat ou l'inscription au Livre d'Or; et sachez qu'après cette admission honorable, une famille, quelle que fût d'ailleurs son origine, partageait immédiatement les premiers emplois de l'Etat avec les noms les plus illustres.

» Il est inutile d'observer que par cette expression « *Ancienne noblesse* » on peut avoir l'intention de confondre une institution salutaire avec celle née dans les siècles de barbarie et connue trop longtemps en Europe sous le nom de féodalité.

» A toutes les époques de notre histoire, les monarques distingués par quelques qualités éminentes ont attaqué sans relâche cet hydre aux cent têtes. Constants ennemis de la féodalité pour l'intérêt du trône et du peuple, ils n'ont cessé de la combattre par l'affranchissement des communes, par la faculté accordée aux citoyens de posséder des fiefs, par l'établissement des justices royales, enfin par des anoblissements multipliés décernés pour prix de services, et par ceux accordés à certaines charges en vertu du même principe; et qu'on ne suppose point que ces services se bornaient à ceux rendus dans la carrière des armes.

» Déjà, les Croisades, en déplaçant le peuple français tout entier, avaient agrandi ses idées, étendu ses relations, modifié ses habitudes, indiqué les routes du commerce, introduit la richesse mobilière,



Bataille de Zurich

(d'après une estampe du temps)

(Collections du Prince d'Essling)

démontré les effets de l'industrie sur la prospérité publique.

» Les premières lettres d'anoblissement données en 1270 par Philippe le Hardi, sont données à un artiste attaché au roi; preuve indéniable, choisie entre mille autres, des progrès qu'avait déjà fait l'organisation sociale et de l'intention des rois d'ouvrir au mérite de tous les genres la lice des honneurs que les hauts barons voulaient lui fermer.

» Depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XIV inclusivement, cette politique fut non-interrompue. La chevalerie, les hommes supérieurs de l'Etat ou de l'Eglise, toutes les qualifications nobiliaires ne cessèrent point d'être, indifféremment, le patrimoine du courage, du savoir, des vertus de toutes les classes.

» En 1275, 1328, 1336, le gouvernement confirmait aux roturiers, moyennant quelques prestations pécuniaires, la permission de posséder des fiefs déjà accordés par Saint-Louis.

» En 1372, il accordait des sceaux héraldiques aux bourgeois de Paris; peu après, il élevait à la noblesse des officiers municipaux des grandes villes, au titre de chevaliers-ès-lois les grands offices de judicature.

» Si l'on observe attentivement la politique de la troisième dynastie pendant une longue suite de règnes on la verra presque toujours attentive à chercher des amis fidèles parmi les officiers nourris dans ses palais, dans le secret de ses intérêts, dans l'administration de sa justice, dans sa domesticité. Ces hommes parvenus aux premiers emplois s'asseyaient, fiers de leur obéissance, à côté des maisons de qui ils n'auraient été que les vassaux quelques années auparavant. Le président de Harlay faisait baisser les yeux au grand duc de Guise et le grand Condé, rappelé à ses devoirs, rougissait devant Mathieu Molé, petit-fils d'un marchand de Troyes.

» L'origine de ces hommes illustres était-elle alors comptée pour quelque chose dans le rang éminent qui leur était déferé? L'Hôpital était-il moins considérable que Chiverni de la maison de Vibraye? Etait-ce parce que François de Montholon appartenait à une ancienne maison d'Autun que François I^{er} lui faisait l'honneur de porter son deuil et ordonnait aux princes du sang d'ac-

compagner ses obsèques? Le chancelier d'Aguesseau occupait-il au Conseil du Régent un rang inférieur à celui du maréchal de Noailles? Et ces deux noms ont-ils fait difficulté de s'unir à la génération suivante? Non sans doute. Alors encore et jusqu'à la mort du cardinal de Fleury, l'importance des services rendus à l'Etat décidait du rang des personnes et entraînait celui des familles.

» Les bien-

faits du prince étaient sans exclusion comme sans réserve. Les érections de terres titrées, le don des duchés-pairies, les premières dignités de l'Etat, de l'Eglise, du service d'honneur, de la maison, signalaient la reconnaissance royale; et la plus haute noblesse féodale ouvrait ses rangs au mérite, sans murmurer. Souvent, elle s'honorait de faire porter par ses filles un nom qu'elle sa-



LANNES
Duc de Montebello, Maréchal de France

vait devoir occuper une place dans les fastes de la monarchie. La fille du chancelier de Pontchartrain épousait le fils de Larochehoucalt-Roye, après qu'un reste de fierté de Louis XIV lui eut fait rompre le mariage de Mademoiselle de Bourbon-Malause avec ce jeune homme, pour ne pas voir dans son palais les armes de France accolées à celles du descendant d'un notaire de Montlhéry. Le modeste Colbert prenait pour belle-fille Mlle de Matignon, épouse en secondes noces de Charles de Lorraine. Ses petits-fils épousaient: l'un la princesse de Fürstenberg, l'autre celle de La Tour-Taxis; après la mort de cette dernière, il contractait mariage avec la fille du maréchal de Biron. Mille alliances de ce genre entre la plus haute noblesse et tout ce que la France compte de familles historiques prouvent plus que tout autre raisonnement la sage direction donnée par les rois à l'opinion publique en matière de noblesse.

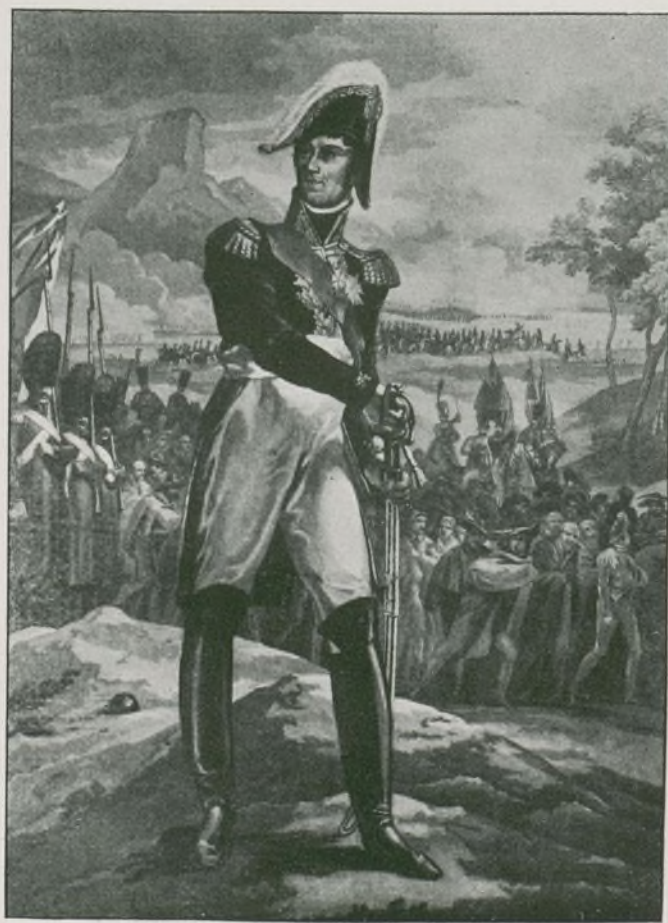


MONCEY
Duc de Conegliano, Maréchal de France

Faut-il s'étonner si toutes les classes de la société consacraient alors par leurs suffrages une institution par laquelle le souverain salariait tous les genres de services, de dévouements, de talents même?

» Elle eut été immuable si on lui eût laissé ce caractère respectable et qu'on l'eût dépouillée du reste de rouille féodale dont ses propriétés étaient encore entachées par la jouissance de quelques droits bizarres et onéreux et l'exemption de quelques-unes des charges publiques. Au lieu de suivre le cours naturel de l'opinion à cet égard, de reconnaître que les trésors de l'Inde et des Colonies, la création et l'accumulation des capitaux placés sur l'Etat, les fortunes colossales des traitants de la Régence et des financiers du règne de Louis XV, plus que tout cela, les progrès des lumières avaient dissous les restes de la noblesse féodale épargnée par le cardinal de Richelieu, un gouvernement pusillanime imagine de supposer qu'elle existait encore. Dans un accès d'impéritie, il dévia subitement de la route tracée par ses prédécesseurs et changea tout à coup le système nobiliaire, l'une des bases de sa puissance, par des dispositions qu'il confondit avec de simples réglemens d'étiquette.

» Ce fut dans un souper, entre M^{me} de Pompadour, deux femmes de cette intimité: M^{mes} de Mirepoix et d'Estrades,



MORTIER
Duc de Trévise, Maréchal de France
(Collections du Prince d'Essling)



GAUDIN

Duc de Gaète, Ministre des Finances

le prince de Soubise et le maréchal de Duras que ce dernier en qualité de premier gentilhomme de la chambre proposa à Louis XV, fatigué du grand nombre de présentations, de les réduire à l'avenir, en exigeant des familles qui aspireraient à cet honneur un certificat du généalogiste des Ordres du Roi, constatant que leur origine remontait à 1400. De ce jour, l'anoblissement, loin d'être un honneur, devenait une tache et ce règlement qui ne reçut pas même le caractère d'arrêt du Conseil Royal rayait d'un seul trait, du premier ordre, les familles qui, depuis les quatorzième et quinzième siècles s'étaient consacrées au service de la Monarchie.

» Où retrouver les maisons anciennes qui devaient reprendre le pas sur elles? Dans des châteaux épars, où quelques-unes apprirent avec étonnement l'honneur tardif réservé à leurs prétentions, où d'autres, en bien plus grand nombre, interrogèrent les chartriers et se couvrirent de leur obscurité pour greffer leur origine sur des familles éteintes à l'aide d'une synonymie de noms ou la similitude des armes.

» Les avenues de la Cour furent assiégées par une multitude de nobles ignorés, sans rang dans l'Etat, sans influence dans les provinces; et tandis que les descendants de Jeannin, de Duquesne, de Catinat, de Duguay-Trouin, de Pomponne, de Fabert, de Duguesclin ne pouvaient plus paraître devant leur souverain, un M. d'Adhémar, fils reconnu d'un paysan, y usurpait les premières places comme issu des comtes de Grignon; un M. Tabary acquérait le droit de s'y présenter, muni d'un certificat attestant que depuis 1320 ses ancêtres avaient pris sans interruption dans leur donjon la qualité d'écuyer sans avoir jamais rempli aucune fonction civile ni militaire. Le généalogiste des ordres qui délivrait cette pièce refusait messieurs de l'Aigle connus en Normandie par de nombreux services militaires parce qu'il y avait preuve d'anoblissement contre eux en 1399. Le même proposait sérieusement à une famille illustrée par 400 ans de services d'accroître ses prétentions en établissant sa descendance avec un noble du même nom, décapité vers 1300 pour gestes, méfaits et trahison envers son souverain le duc de Bourgogne.

» Du jour que l'ancienneté sans services fut reconnue comme un droit exclusif, et les services avec une ancienneté moindre traités comme une prétention, une foule de familles du premier ordre fut blessée secrètement dans son amour propre. Admises à la Cour avant les règlements, elles continuèrent à jouir de ces avantages, mais avec des modifications d'existence qui les forcèrent pour ainsi dire de prendre place sur les bancs de la philosophie et de professer le mépris des origines de crainte qu'on ne leur reprochât la leur. Il n'y eut pas jusqu'à MM. de Montmorency qui, malgré la splendeur de leur nom, s'élevèrent contre les preuves.

» La noblesse a donc cessé d'exister lorsque l'ineptie du chef établit des barrières insurmontables entre les existences nobiliaires respectivement, puis entre les derniers anneaux de cette chaîne et le Tiers-Etat devenu, depuis la culture des Colonies, propriétaire de fortunes immenses et dépositaire de presque toutes les lumières.

» Lorsque la couronne s'ôta le droit d'attacher un prix à l'anoblissement dont

elle aurait réduit les effets, à changer nominalelement la qualification d'une famille sans lui donner durant quatre générations d'autres privilèges qu'une référence douteuse pour obtenir une place de conseiller dans un baillage; lorsque, enfin, par suite de ce déplorable système, le Gouvernement réduit à distribuer les emplois aux classes plutôt qu'à les conférer aux individus fut cependant conduit par la force des choses à confier l'administration de la justice, des Provinces, de l'Armée, des Diocèses, à des magistrats, des Intendants, des Lieutenants-Colonels ou des Grands-Vicaires qui tous réunissaient les forces résultant d'un si grand pouvoir pour attaquer un système dans lequel la plupart d'entre eux ne trouvaient leur rang que parmi la seconde, ou troisième classe, faut-il s'étonner ensuite si, celles inférieures n'ont pas manqué depuis près d'un siècle d'attaquer ce qui les précédait immédiatement? Et pouvait-on former des doutes sur le sentiment qu'exprimerait le Tiers-Etat contre une institution à laquelle il devait rester éternellement étranger, qu'aucun raisonnement ne pouvait plus défendre et dont se glorifiaient de ne vouloir plus ceux qui en étaient membres?

» Cependant, que demandait encore l'universalité des cahiers de 1789? Que voulait l'Assemblée Nationale aussi longtemps que son vote ne fut pas forcé par les circonstances? La suppression des privilèges pécuniaires; la conservation des droits honorifiques; l'anoblissement pour services rendus; la réduction de celui accordé aux charges en vertu du même principe — mais que les besoins pécuniaires de Louis XIV avaient porté à étendre sans mesure.

» Tel a été le vote unanime de la Nation avant ses troubles; tel est celui qu'on ose supposer qu'elle ne manquera point d'émettre par son approbation lors de l'érection du *Patriciat*. »

Comte, mais de bonne souche, Sémonville indique encore, dans un plaidoyer, *pro domo sua*, à Loiré, secrétaire général du Conseil d'Etat « que Napoléon doit tolérer que les anciens titres soient relevés sans nécessité d'enquête ni approbation du Gouvernement; juste et nécessaire tolérance qui profitera à des hommes n'ayant pas émigré. » De tels « desiderata » furent, en effet, présentés à l'Empereur.

III. TRAVAIL DE L'EMPEREUR. LES LISTES PRÉPARATOIRES.

Si le nouveau César pense vite, agit précipitamment, étonne, c'est qu'il a de foudroyants effets de guerre à produire dans un temps qui lui est mesuré; mais dans l'organisation du corps social, il s'arrêtera aux méditations, en homme précautionneux sachant discerner entre ce qui peut lui être généralement utile et ce qui peut être surtout agréable à l'individu, dans son entourage.

Dans l'établissement d'une noblesse héréditaire, nous relevons des contrastes que la foule n'a point remarqués. Ainsi, Berthier, de simple chef d'état-major de l'Empereur, confident, comme Ephes-
tion



NOMPÈRE DE CHAMPAGNY

Duc de Cadore
Sénateur, Commandeur de la Couronne de Fer

FOUCHÉ

Duc d'Otrante, Ministre de la Police



S. M. JOACHIM MURAT
(Roi des Deux-Siciles)

Peinture du Baron GROS — (Appartient à S. A. le Prince Murat)

l'était d'Alexandre, sera élevé jusqu'à la souveraineté de Neuchâtel, aura le droit de battre monnaie, refusé à ses pairs. Faire de Berthier, presque un *alter ego*, c'est pour Napoléon glorifier ses propres travaux.

Pourquoi placer tant en vue Cambacérès et Lebrun? C'est que Bonaparte les avait choisis pour être, durant le Consulat, ses premiers collaborateurs; et il veut prouver que son choix était judicieux.

Qui lui a fait distinguer, parmi la foule des braves: Savary, Arrighi, Duroc, Caulaincourt? Des services particuliers ou diplomatiques. Ils n'ont pas gagné de batailles, mais préparé des traités. Curieuse opposition que celle d'un Savary à un Ney.

Forcé d'ajourner une expédition qui eût pu porter en Angleterre des troupes alors invincibles, rentré précipitamment au château de Saint-Cloud en septembre 1805, Napoléon, contraint d'aller à l'Autrichien qui a osé déchirer le traité de Lunéville, doit laisser momentanément les affaires d'anoblissement aux mains fermes de Cambacérès. Elles resteront en l'état jusqu'à son retour.

Une campagne de trois mois, de laquelle se détachent trois grands faits: — Capitulation d'Ulm; — Entrée à Vienne; — Victoire d'Austerlitz, — démontre l'absolu dévouement de la Grande Armée envers son prince. Mais, cette fois, la paix signée à Presburg, quand l'heure des récompenses va sonner, un grenadier indique: « Adopter les enfants des braves tombés sous les coups des alliés, ça ne suffit pas. » Et cet homme laisse entendre à son capitaine:

— Il faudra récompenser d'une manière convenable les vainqueurs qui sont restés debout...

Quoi! Le sabre d'honneur que reçut La Tour d'Auvergne... La croix que reçut Coignet... L'avancement que reçut Rapp... même largement distribués, ne suffiraient plus à faire des héros? Des sujets réclament de nouveaux hochets...

Averti des ambitions qui lèvent, Napoléon va ruminer, dans sa voiture, au retour de Schœnbrunn. Il traverse les ovations; il assiste aux fêtes que donne Paris; il agrée mille compliments en se demandant jusqu'où monteront les exigences des ambitieux qui l'entourent.

Le 15 janvier 1806, Napoléon voit à quel travail s'est livré l'ex-tribun Gaudin. Artificieusement renseigné par Hugues B. Maret, l'Empereur décide: « que la proposition sera examinée ». Le premier secrétaire, Méneval, confie des papiers au secrétaire-archiviste Fain. On prévient, verbalement, le Président du Sénat. Bientôt, Talleyrand, Berthier et Régnier le Grand Juge seront consultés; il s'ensuit que mille individus, gens remuants, émettent dès lors très librement l'avis qu'il faut restaurer la noblesse, sans tarder.

Napoléon, qui ne savait pas tout, ainsi que l'affirment pourtant nos grands romanciers historiques, demandait à Maret de quelles avanies les nobles avaient souffert durant la Révolution. Et il apprend ceci:

« Au décret du 19 juin 1790, interdisant à quiconque de se présenter à l'avenir sous les titres de duc, marquis, comte, baron, la Convention devait ajouter, en mars 1793: « que tout individu ci-devant noble serait arrêté ». En avril 1794, par raison de « sûreté publique » les nobles furent expulsés de Paris, éloignés des places fortes, chassés des armées. En 1798, le Directoire crut pouvoir leur enlever le titre de citoyens français. Enfin, au mois de juillet 1799, à ceux qui s'obstinaient à rester sur le territoire de la République, on imposait le triple impôt. »

Ces attentats à la liberté avaient cessé en 1803.



CAMBACÉRÈS

Duc de Parme, Prince Archi-Chancelier de l'Empire

Renseigné, l'Empereur, plus par calcul que par bon plaisir, songe à réparer. Bientôt, le de sera toléré. Nous lisons dans *Le Moniteur* du 21 mars 1806: « M. de Juigné, ancien archevêque de Paris, est nommé chanoine de Saint-Denis ». Ségur est déjà de Ségur. La Tour-Maubourg: Fay de La Tour-Maubourg.

Puis, les privilèges se distribuent dans la famille impériale. On a copié, il nous semble, le tableau des dignités accordées dans l'empire allemand, par la Diète de Francfort, en 1580. Joseph et Louis Bonaparte, princes du sang, restent, de Napoléon, les successeurs éventuels. Jérôme attend un royaume. Le 2 juin 1805, Elisa Bacciocchi, sera princesse de Lucques et de Piombino. Pauline Borghèse aura le duché de Guastalla, le 30 mars 1806. Lucien sera prince de Canino. Murat, époux de Caroline Bonaparte, est fait prince, grand amiral. Eugène de Beauharnais de-

vient vice-roi d'Italie le 7 juin 1805 et prince de Venise le 17 septembre 1807. La mère de Napoléon est qualifiée: Madame Mère. Le cardinal Fesch, oncle de l'empereur, n'est pas oublié: on le nomme grand aumônier.

Après l'élévation de la famille, celle des collaborateurs: Cambacérès fait archi-chancelier; Lebrun, archi-trésorier; Maurice Talleyrand, prince-duc de Bénévent le 5 juin 1806, grand chambellan; Alexandre Berthier, grand veneur; Caulaincourt, grand écuyer; Duroc, grand maréchal du Palais; M. de Ségur, grand maître des cérémonies.

Informé que de nouvelles dignités seront accordées aux généraux, Murat a présenté requête, avec une modestie à louer. Napoléon, appréciant les services rendus par son beau-frère, le nomme Grand Duc de Clèves et de Berg. Son décret est rempli d'images:

« Napoléon, par la Grâce de Dieu, etc. — Leurs Majestés les rois de Prusse et de Bavière, nous ayant respectivement cédé les duchés de Clèves et de Berg, en toute souveraineté, avec les droits, titres et prérogatives généralement quelconques attachés à la possession de chacun de ces duchés, tels qu'ils les possédaient eux-mêmes, pour en disposer en faveur d'un prince de notre choix, nous avons transféré, comme en effet nous transférons les dits duchés, droits, titres et prérogatives, en toute souveraineté, tels qu'ils nous ont été cédés, au prince Joachim, notre bien-aimé beau-frère, pour être dans toute leur étendue et plénitude possédés par lui en qualité de duc de Clèves et de Berg et transmis héréditairement à ses descendants. »

Alexandre Berthier, aussi, va faire valoir l'étendue de ses services. C'est, il est vrai, un incomparable Major-Général. Etant l'aîné de Napoléon, il voudrait être son



AUGEREAU

Duc de Castiglione, Maréchal de France
(Coll. du Prince d'Essling)



DAVOUT

Duc d'Auerstedt, Prince d'Eckmühl, Maréchal de France
(Gravure de Chiron, d'après le tableau d'Aubry)

Mentor, une fois. Il a subi le vertige de l'anoblissement. Être prince, quel sûr moyen d'affermir son autorité ! Il voit en bon dotal le pays de Neuchâtel d'où a été expulsé, mais diplomatiquement, S. M. le roi de Prusse. Être prince et duc le satisfèrait... Duc de quoi ? Il va soutenir à la Malmaison ses prétentions. Devons-nous croire l'officier italien qui raconte :

« Napoléon avait invité Berthier à dire, sans ambages, quels projets il avait en tête.

— Sire, j'étais avec vous à cette fameuse bataille de Marengo... Puisque le Piémont appartient à Votre Majesté, il me semble qu'il faut créer là un duché.

— Mon cher maréchal, vous auriez donc gagné cette bataille ?

— Sire, j'y fus très exposé.

— Qui ne l'est pas à la guerre ? Ha ! vous voulez voir un Duc de Marengo ?

— Il me paraît, sire...

— Oui, seulement l'acte serait funèbre ; il faudrait aller déterrer Desaix. »

Cependant, le 30 mars, Napoléon remettait cette note à Cambacérès :

« Voulant donner à notre cousin le maréchal Berthier, notre grand veneur et notre ministre de la guerre, un témoignage de notre bienveillance pour l'attachement qu'il nous a toujours montré et la fidélité

et les talents avec lesquels il nous a constamment servi, nous avons résolu de lui transférer la principauté de Neuchâtel, avec le titre de prince, pour la posséder en toute propriété, telle qu'elle nous a été cédée par Sa Majesté le roi de Prusse. »

Et, sous la dictée de l'empereur, un secrétaire écrivait ce message adressé aux membres de la haute Assemblée. On y retrouve, en plus d'un passage, les suggestions solidement argumentées de Sémonville.

« Sénateurs,

» Nous avons cru nécessaire à la stabilité de notre trône, utile à l'éclat de notre couronne et aux plus chers intérêts de nos peuples, d'accorder des titres aux citoyens qui se sont le plus distingués et auxquels nous sommes redevable de l'état de prospérité où se trouve la patrie. Nous avons pensé qu'une nation n'était pas complètement organisée et qu'il y avait imperfection dans la Législation lorsque les moyens de récompenser n'étaient pas proportionnés aux services que sont appelés à rendre les citoyens d'un grand Empire, que des récompenses qui ne consisteraient que dans les biens de la fortune seraient onéreuses à nos peuples et ne répondraient pas aux sentiments qui excitent aux bons services et qui inspirent les bonnes actions ; que si la fortune est honorable quand elle est le prix d'une carrière utilement remplie, elle est honteuse quand elle tient de la fraude, du monopole ou de la corruption ; qu'il est donc nécessaire de pouvoir distinguer ces fortunes ; qu'il est conforme à l'organisation du cœur humain de permettre la transmission de ces titres qui, en recommandant à nos yeux les fils de ceux qui auront bien servi, leur imposera les devoirs de tout sacrifier pour défendre l'honneur de la patrie et la gloire de notre trône. Il nous a paru que si ces récompenses n'étaient accordées qu'au service militaire,

nous porterions un dommage injuste à l'ordre civil et aux droits acquis par ces services si importants pour nos peuples qui préparent en silence, avec moins d'éclat, mais non moins de mérite, les triomphes de nos armées.

» Il nous a paru convenable de jeter un nouveau lustre sur les grands corps de l'Etat et sur les collèges électoraux des départements qui sont les corps intermédiaires établis par la Constitution, entre nous et nos peuples.

» Nous avons pensé, enfin, que c'était le seul moyen de détruire ces distinctions qui existaient avec des caractères odieux à nos peuples et contraires à l'égalité et à la liberté qu'ils ont conquises.

» Autant les dispositions du décret que nous ordonnons à notre cousin l'archi-chancelier de vous communiquer, nous a paru conforme à l'intérêt de nos peuples, autant les titres qui demeureraient un droit héréditaire à des emplois ou qui accorderaient à nos sujets des droits de juridiction et de vasselage seraient contraires à la dignité de tous



Couteau de chasse
offert à l'Empereur
par la ville de Berlin



TALLEYRAND-PÉRIGORD

Ministre des Relations extérieures

(Miniature d'Isabey, Collections du Prince d'Essling)

Palmes — Carabole
 Palmiers — Libron
 Pavot — abricot +
 McQuinn — june +
 Africa — hex — 6
 fard — Jarent — 3
 Vane — angreau — }
 padoue — pexline
 padoue — laus — 3 (17)
 cadre — Martin — 5
 padoue — Marmont — 2
 trusse — Jive +
 moulbelle
 Preparent — Satterand +
 Tarente — Prouville — 1
 cabre — McQuinn — 8
 albray — june
 Legu +

CENTRE FRANÇAIS
 D'ÉTUDES GÉNÉRALES
 DES
 JARDINS

Item	Value	Total
Books	1,000.00	2,000.00
Books	1,000.00	
Map	500.00	2,500.00
Painting	500.00	
Tools	500.00	3,000.00
Articles	500.00	
Watches	400.00	3,400.00
Accessories	400.00	
Books	400.00	3,800.00
Articles	400.00	
Tools	300.00	4,100.00
Accessories	300.00	
Books	200.00	4,300.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	4,500.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	4,700.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	4,900.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	5,100.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	5,300.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	5,500.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	5,700.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	5,900.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	6,100.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	6,300.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	6,500.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	6,700.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	6,900.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	7,100.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	7,300.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	7,500.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	7,700.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	7,900.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	8,100.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	8,300.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	8,500.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	8,700.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	8,900.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	9,100.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	9,300.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	9,500.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	9,700.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	9,900.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	10,100.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	10,300.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	10,500.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	10,700.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	10,900.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	11,100.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	11,300.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	11,500.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	11,700.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	11,900.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	12,100.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	12,300.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	12,500.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	12,700.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	12,900.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	13,100.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	13,300.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	13,500.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	13,700.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	13,900.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	14,100.00
Accessories	200.00	
Books	200.00	14,300.00
Articles	200.00	
Tools	200.00	14,500.00
Accessories	200.00	

UNE DES LISTES PRIMITIVES

LISTE RÉVISÉE PORTANT DES PROJETS D'ALLOCATIONS

TROIS ETATS SUCCESSIFS DES PREMIÈRES LISTES DE PATRICES
(Autographes de Napoléon I^{er})

Sur ces listes autographes, sur ces brouillons désordonnés, coupés de multiples ratures, se trahissent les hésitations, les calculs et les scrupules de l'Empereur, tel que M. Edouard Gachot nous les montre dans son intéressante étude. Ici Napoléon, après avoir tracé de sa fine écriture une première liste dans l'ordre où les noms de ses généraux se présentaient à sa mémoire, a pris soin de fixer par des chiffres en marge l'ordre dans lequel devra être établie une liste qu'il croit définitive. A côté, une autre liste prévoit des attributions de revenus, avec les totalisations en face. Puis c'est une troisième liste, d'une écriture plus ferme, la dernière, celle qui deviendra définitive. — Là encore, la pensée est revenue au dernier moment pour se compléter, pour se rectifier : le large trait de plumé en coup de sabre, c'est un duché de moins....

Voluntar	_____	Heftmann
parvus	_____	Cambodary
florus	_____	joindak
phidurae	_____	tebriss
Pidorki	_____	Maßlein
Cataphora	_____	joindak
Cyhyen	_____	Her
Castgh	_____	augerand
Mantelbach	_____	lauer
Wickles	_____	Darvus
	_____	Koubt
Dalmatie	_____	Caffiere
Ofraie	_____	Jurwe
Favut	_____	Mairmont
Poguer	_____	joindak
abramus	_____	<u>anghy</u>
paduke	_____	

Carbo	_____	Martin
Wang	_____	Macey
Ruige	_____	Savary
Prethum	_____	Vutor
Lethes	_____	Gardier
Cadore	_____	Fache
Bohann	_____	Mixet
Wolke de Canara	_____	Changy
Vence	_____	Atton

24 _____

Maurice
Dachy

LA LISTE DÉFINITIVE

les Français. Egaux devant la Loi, ils ne ressortissent que de nous ; notre plus chère pensée est de les considérer tous comme nos enfants répandus sur le sol de ce vaste Empire pour la prospérité de la patrie, soit qu'ils la servent dans l'agriculture, les manufactures et le commerce, les tribunaux ou les armées ; riches ou pauvres, Magistrats ou simples citoyens, ils ont un égal droit à notre affection. En récompensant quelques familles, nous avons aussi pour objet de détruire l'éclat attaché par le souvenir à d'autres familles, qui, par la suite des temps, pourraient s'élever contre les droits communs.

» Les membres du Sénat seront constamment choisis parmi les citoyens les plus distingués. Nous n'admettrons, pour régler notre choix, d'autres considérations que celles des services qu'ils auront personnellement rendus. L'ordre de l'avancement et de la hiérarchie militaire n'éprouvera aucune modification ; et tout soldat arrivera, des derniers rangs, au premier grade, lorsqu'il l'aura mérité par l'éclat ou la durée de ses services.

» Enfin, nous avons pensé que des titres Impériaux pouvaient seuls effacer jusqu'au souvenir des titres féodaux que la volonté de nos peuples a exécutés pour jamais. »



LA MARÉCHALE NEY

D'après une peinture du baron Gérard

J'affecterai un quinzième des revenus de ce royaume à pourvoir les titulaires. »

La première liste attribuait :

A Cambacérés,	le duché de Dalmatie	avec un revenu de 100.000 fr.
A Lebrun,	» l'Istrie	» 100.000 »
A Davout,	» Padoue	» 60.000 »
A Soult,	» Frioul	» 60.000 »
A Bessières,	» Cadore	» 60.000 »
A Victor,	» Bellune	» 60.000 »
A Ney,	» Trévise	» 60.000 »
A Mortier,	» Feltre	» 60.000 »
A Lannes,	» Vicence	» 60.000 »
A Maret,	» Bassano	» 60.000 »

Ses préférences affichées, Napoléon remaniait. Il rayait Victor et faisait Sérurier duc de Bellune ; puis aux deux places restées disponibles, Pérignon était nommé comme duc de Conegliano et Fouché comme duc de Rovigo. Mais bientôt, l'Empereur annulait les trois dernières nominations, soit qu'il eût à se plaindre de ces hommes, soit qu'il jugeât nécessaire de trouver d'autres titulaires.

Le 10 mars, il apprenait que tous les maréchaux escomptaient le bénéfice de la munificence impériale. A Maret de chercher des terres de duchés. Le secrétaire d'Etat trouvait, en terres

fermes : Parme, Plaisance, Fiorenzola. On devait, plus tard y ajouter des îles : Corfou, Zante, Sainte-Maure, Céphalonie, Cerigo ou Cithère, Paxo, Ithaque. Dix fiefs en tout.

Devait-on tourner les yeux du côté de l'Allemagne, Clèves et Neuchâtel étant pris ? Seul Massena, « l'Enfant chéri de la victoire », pouvait être nommé duc de Zurich. Napoléon le désira un moment.

Le 15 mars, les amis de Soult osèrent demander à l'Empereur la justice qu'il devait rendre au maréchal en le nommant duc d'Austerlitz ; Soult tenait à un pareil titre. Napoléon agacé, finit par laisser voir de la mauvaise humeur ; il s'écriait :

— Eh bien, on dira partout que c'est le chef du 4^e corps qui a gagné cette bataille. J'avais déjà pensé que c'était moi. Non, je ne puis signer cette nomination !

Puis, ôtant à Cambacérés le duché de Dalmatie, il le donnait généreusement à Soult.

Mais à ce moment, soit qu'il eût relu l'avertissement de Sémonville « priver la noblesse de tous moyens de résistance au gouvernement » ; soit qu'il eût écouté Cambacérés porté à limiter tout pouvoir secondaire ; soit qu'il voulût prévenir ces dangers que les barons féodaux avaient fait courir aux rois, autrefois, Napoléon décide de n'accorder à ses élus qu'un titre agrémenté de revenus que l'architrésorier payera. Non, pas de duchés souverains ; seulement des duchés de désignation. Ainsi, Lannes ne tirera pas un écu de Montebello.

De plus, le 14 août, l'Empereur se faisait accorder, par Sénatus-Consulte, le pouvoir de changer, à sa convenance, les titulaires des duchés, suivant besoin ou nécessité ; prudente mesure qui pouvait prévenir des trahisons.

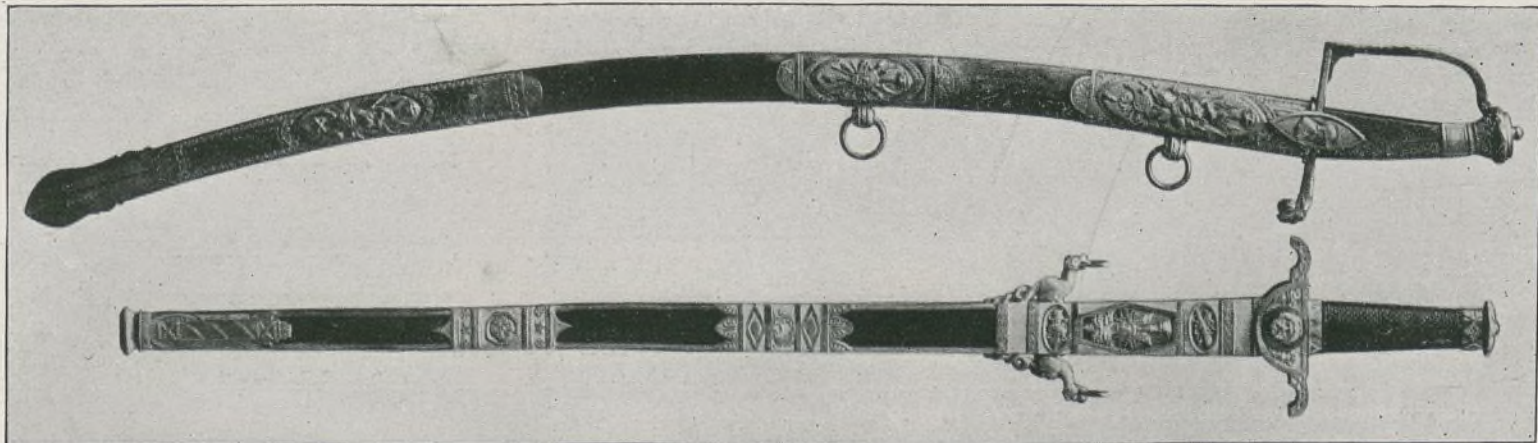
Quoique les intéressés se montrassent pressés de porter leur blason, au risque de les mécontenter, Napoléon tergiverse, ajourne encore la rédaction du décret ; il paraît craindre que cette noblesse ne le serve pas très fidèlement ; du moins, cette nouvelle fut répandue à Saint-Cloud. Aux requêtes du Grand Juge, Régnier ; aux sollicitations du Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, Lacépède ; aux prières presque toujours balbutiées de Cambacérés, l'Empereur répondit : « Vos candidats ne veulent donc pas me faire crédit ? »

Il a, d'ailleurs, des excuses valables : les excuses de ses occupations. L'Europe n'accepte pas tous ses projets, trop vastes pour que la tranquillité des vieilles monarchies reste désormais assurée. Ne doit-il pas observer l'attitude de la Russie, le czar refusant d'évacuer les Bouches de Cattaro ? Ne doit-il pas achever l'organisation de la Confédération du Rhin ? Ne doit-il pas s'intéresser et travailler à l'expansion du commerce français ? Ne doit-il pas assurer la conquête et l'administration du royaume de Naples ? Et septembre venu, il faut répondre vivement à l'agression du roi de Prusse.

Les campagnes de Prusse et de Pologne durent neuf mois. Contraint aux plus rudes labeurs, Napoléon remarque



MADAME DE MONTEBELLO

Miniature, par Isabey
(Coll. du Prince d'Essling)

Sabre et épée du Maréchal Ney

(Coll. du Prince de la Moscowa)



Appartient à M. le Prince de la Moscowa.

NEY

Duc d'Elchingen, Prince de la Moscowa, Maréchal de France

Ayuntamiento de Madrid



BERNADOTTE

Maréchal de France. Nommé, le 21 Août 1810, Prince Royal de Suède
(Coll. du Prince d'Essling)

les défaillances qui se produisent dans les camps boueux de Kolymin, dans les neiges d'Eylau, dans les sables de Friedland. Officiers et soldats marchent souvent têtes baissées. De leurs rangs sortent des murmures et des... grognements. Fatigués de guerroyer, presque sans trêve, ils ne supporteront plus désormais les grandes épreuves que si la gloire et la fortune leur sont assurées en même temps. On le déclare au bivouac; on le publie sur les routes. Or, l'empereur n'a plus à donner que des titres de noblesse et des dotations. Il commence par accorder les dernières, à Tilsit.

Il reçoit, pour la première fois, en 1807, le 27 juillet, à huit heures du soir, au palais de Saint-Cloud, ses ministres. D'urgentes affaires expédiées, Cambacérès annonce « qu'Augereau et Marmont comptent qu'ils seront nommés ducs à l'occasion des fêtes du 15 août. » Et l'archi-chancelier presse le souverain de « répondre favorablement aux vœux de tous les hommes qui ont aidé à constituer l'Empire. »

Napoléon fait remettre à Maret les projets étudiés. Se décidant à être très généreux, il se promet de porter le majorat des ducs jusqu'au revenu de cinq cent mille francs — six mois après avoir distribué, en bonnes mains, onze millions. Les fiefs de Pologne, du Hanovre et de Westphalie constitueront les rentes. Et, pendant deux jours, Fain travaille à établir l'origine des ressources.

En ce temps, Talleyrand et Berthier exigeaient de nouvelles faveurs. Décidé à garder deux fonctionnaires actifs, Napoléon dut nommer le premier vice-grand-électeur et faire du second un vice-connétable.

Devant le tas des requêtes qui augmentent sans cesse, l'empereur songe à créer cinquante ducs. Il choisit, le 30 juillet 1807 : Bernadotte, Augereau, Bessières, Davout, Lefebvre, Lannes, Mortier, Ney, Soult, Victor, Marmont, Caulaincourt, Junot, Duroc, Talleyrand, Cambacérès, Lebrun,

Kellermann, Songis, Marescot, Lariboisière, Chasseloup, Walter, Oudinot, Ordener, Savary, Bertrand, Rapp, Bissin, Belliard, Bourcier, Beaumont, Baraguey-d'Hilliers, Rafanelly, Duret, Dagout, Friant, Grouchy, Gudin, Gazal, Heudelet, Klein, Legrand, Morand, Marchand, Saint-Hilaire, Vandamme, Champagne, le Grand Juge et Fouché.

Il se promet de compléter incessamment la liste. Il décide que dix auront 200.000 francs de rente et quarante 50.000 francs. En plus, il nommera six cents barons, cent à 20.000 francs de rente, deux cents à 10.000 francs; les autres seraient nommés sénateurs ou conseillers d'Etat. La nomination des comtes n'est pas mentionnée. Le grand mathématicien calcule, aligne des chiffres, veut tirer 3 millions 460.000 francs des duchés d'Italie et 8 millions 317.000 francs de la Pologne, de Parme et de l'Allemagne. Mais cela ne pourrait suffire à assurer toutes les dotations.

Le 2 août, Napoléon réduit la liste des ducs à vingt noms; il donnera la Dalmatie à Soult, l'Istrie à Ney, Frioul à Davout, Vicence à Augereau, Padoue à Bessières, Bassano à Lannes, Cadore à Mortier, Bellune à Marmont, Guastalla à Fouché, Trévise à Duroc, Parme à Cambacérès, Plaisance à Lebrun, Bardi à Caulaincourt, Massa di Carrara à Junot, Bénévent à Talleyrand, Tarente à Bernadotte, la Calabre à Masséna, Les Abruzzes à Jourdan. Ségur et Moncey sont ajoutés à la liste sans attributions définitives.

Puis un projet de décret est établi. Ensuite, on rédige l'avis aux bénéficiaires, d'après cette formule :

Lettres-Patentes portant collation du Duché de dans le royaume de Naples en faveur de M. le Maréchal MASSÉNA.

« Napoléon, par la grâce de Dieu et les Constitutions, Empereur des Français, Roi d'Italie et protecteur de la Confédération du Rhin, à tous présent et à venir, salut.

Voulant donner à notre cousin, le maréchal de l'Empire Masséna, un témoignage de notre bienveillance pour l'attachement et la fidélité qu'il n'a cessé de nous montrer et reconnaître les services qu'il nous a rendus dans l'exercice des fonctions que nous lui avons confiées.

Nous lui avons conféré et conférons, par les présentes, le titre de duc de avec la dotation énoncée par les décrets émanés de nous.

Nous entendons que ledit duché de l'Empire soit possédé par notre dit cousin, le maréchal de l'Empire Masséna, pour être transmis héréditairement par ordre de primo-géniture à ses descendants mâles, légitimes et naturels ou adoptifs, aux charges et conditions et avec les droits, titres, honneurs et prérogatives attachés aux duchés par les Constitutions de l'Empire.

Nous entendons également que l'adoption faite conformément aux règles prescrites par le Code civil ne puisse donner droit à la succession audit duché que dans le cas où elle aurait été autorisée par lettres-patentes énoncées de nous.

Nous réservant, si la descendance masculine, légitime et naturelle ou adoptive de notre cousin, le maréchal de l'Empire Masséna venait à s'éteindre, ce que Dieu ne veuille, de transmettre ledit duché à notre choix et ainsi qu'il sera



BESSIERES

Duc d'Istrie, Maréchal de France



REGNIER
Duc de Massa-di-Carrara
Grand Juge de l'Empire, Ministre de la Marine

jugé convenable, par nous et nos successeurs pour le bien de nos peuples et l'intérêt de notre couronne.

Nous ordonnons que les présentes lettres-patentes soient communiquées au Sénat pour être transcrites sur ses registres. »

Junot, Massena et Jourdan font porter à Saint-Cloud des réclamations.

Etre duc de Massa-Carrara ne plaît point au premier. Duc de Calabre, pays de bandits, le second n'accep-

tera pas avec plaisir. Duc des Abruzzes, le troisième en refuse le titre. Alors, l'empereur se fâche. Hugues Maret se place, courageusement, entre la volonté de Napoléon et les désirs des hommes de guerre. Il obtiendra l'accord en établissant plus tard un troisième dossier.

Arrighi (Général)	Duc de Padoue.
Augereau (Maréchal)	» de Castiglione.
Bessières (Maréchal)	» d'Istrie.
Cambacérès (Archi-Chancelier de l'Empire)	» de Parme.
Caulaincourt (Grand écuyer)	» de Vicence.
Davoust (Maréchal)	» d'Auwerstadt.
Duroc (Grand Maréchal du Palais)	» de Frioul.
Junot (Colonel-général des hussards)	» d'Abrantès.
Kellermann (Maréchal Sénateur)	» de Valmy.
Lannes (Maréchal)	» de Montebello.
Lebrun (Archi-Trésorier)	» de Plaisance.
Marmont (Maréchal)	» de Raguse.
Massena (Maréchal)	» de Rivoli.
Moncey (Maréchal)	» de Conegliano.
Mortier (Maréchal)	» de Trévise.
Ney (Maréchal)	» d'Elchingen.
Savary (Général)	» de Rovigo.
Soult (Maréchal)	» de Dalmatie.
Victor (Maréchal)	» de Bellune.
D'Alberg (Neveu du Prince-Primat).	
Champagny (Ministre des Relations Extérieures).	» de Cadore.
Fouché (Ministre de la Police Générale)	» d'Otrante.
Gaudin (Ministre des Finances)	» de Gaëte.
Hunebourg (Ministre de la Guerre)	» de Feltre.
Macdonald (Maréchal)	» de Tarente.
Maret (Ministre Secrétaire d'Etat)	» de Bassano.
Oudinot	» de Reggio.
Régnier (Grand Juge)	Duc de Massa di Carrara.

Napoléon voudrait réduire à vingt noms. Il ne biffe que d'Alberg et Oudinot.

Ne faut-il pas réserver des revenus aux comtes et aux barons à créer — car le titre de marquis ne sera point reconnu. — Les comtes recevront de 10 à 20,000 francs ; les barons de 2 à 10,000. A l'égard de chaque individu, les services rendus serviront de guides au donateur.

Maret présente à l'empereur la liste des hommes à anoblir, seconde et troisième classes. L'empereur rejette Barbou, Narbonne, Liébert, Rougei et Montrichard, gens mous et suspects. Et l'extraordinaire travailleur décide de choisir, au plus tôt, des armoiries ; il se renseigne sur leur origine, et il apprend :

« Les armoiries ont pris naissance dans les camps et vraisemblablement en même temps que les boucliers. Leur origine est si ancienne qu'on ne peut en découvrir l'époque.

Il est reconnu qu'elles existaient dans toute la Grèce et même parmi les plus anciens peuples. Les Romains en prirent l'usage des Grecs et le trouvèrent établi chez les Gaulois.

» Avant les croisades, les armoiries ou les marques à qui on donne ce nom étaient bornées à quelques couleurs répandues sur les boucliers et les cuirasses au gré de chaque guerrier pour se faire reconnaître de ses compagnons d'armes. On leur donna ensuite une forme plus régulière ; on les couvrit de marques et de figures symboliques. Et les seigneurs bannerets les placèrent sur leurs bannières pour rallier leurs vassaux, usage qui leur fut très utile dans leur fameux voyage d'outre-mer. Enfin, on fit servir ces armoiries au ralliement général, en les plaçant sur les étendards, les enseignes et les drapeaux.

» Le droit d'avoir des armoiries était devenu depuis les dernières croisades, l'une des prérogatives de la noblesse et une marque distinctive des grandes maisons de famille patricienne. On y mit un si grand prix que la composition des armoiries devint un art. On imagina des émeaux consistant en métaux, couleurs et fourrures. On fit entrer dans l'écu, dans les timbres, les cimiers, les supports, des figures variées à l'infini et l'on créa un langage mystérieux, symbolique, emblématique pour expliquer les innombrables figures dont les armoiries furent composées. Philippe 1^{er}, Philippe-Auguste, Louis IX, Charles XII, Louis XIV, Louis XV, accordèrent des armoiries... »

Quant aux sujets à choisir, M. Moulières devait indiquer à l'empereur :

» *Le Tournesol*, image du soleil, offrirait à tous les yeux l'image de l'Empereur qui, par son génie, règle les destinées du monde et fait éclore les talents comme le soleil par sa chaleur règle les saisons et féconde la terre ;

» *L'étoile* ferait allusion à celle qui accompagne partout



CLARKE (Coll. du Prince d'Essling)
Comte d'Hunebourg, Duc de Feltre, Maréchal de France, Ministre de la Guerre



Bataille de Marengo

notre mémorable monarque et fait tout réussir au gré de sa volonté ;

» *L'or*, le plus pur des métaux, est l'emblème de la puissance, de la force, de la clémence, de la splendeur, de l'immortalité ;

» *L'argent*, signe caractéristique de la vérité ;

» *L'écharpe blanche* serait le signe de la bonté, de la pureté du cœur et des vertus de l'auguste princesse qui est venue s'asseoir à côté du plus grand des souverains sur le premier trône de l'univers ;

» *Le vert* serait le symbole de l'espérance (couleur choisie d'ailleurs par Sa

Majesté pour sa maison) annoncerait à la fois un vrai dévouement à la personne sacrée de l'Empereur et l'espoir de le voir jouir longtemps de notre bonheur, fruit de ses immenses et glorieux travaux.»

Méprisant ces flatteries, Napoléon décidait :

» Les Princes de l'Empire (Souverains) porteront : *Chef d'azur à l'aigle d'or, les ailes étendues, empiétant un fou-dre du même ;*

» Les Princes, grands dignitaires de l'Empire porteront : *Chef d'azur semé d'abeilles d'or ;*

» Les Ducs porteront : *Chef de gueules semé d'étoiles d'argent*

» Comte militaire portera : *D'azur à l'épée haute en pal d'argent ;*

» Baron militaire portera : *De gueules à l'épée haute en pal d'argent.* »

Si Napoléon établit des majorats au profit de la nouvelle noblesse, il conserve toutefois les apanages accordés le 20 juin 1807, avec les attributions suivantes :

	POLOGNE	HANOVRE	WESTPHALIE
Lannes . . .	150.000 fr.	150.000 fr.	100.000 fr.
Davout . . .	250.000		100.000
Ney	30.000	150.000	100.000
Soult	56.574	150.000	100.000
Bernadotte . .	39.420	150.000	100.000
Berthier . . .	65.843		200.000
Bessières . .	42.642		50.000
Massena . . .		150.000	50.000
Mortier . . .	29.475	150.000	
Victor	43.355	100.000	50.000
Augereau . .		150.000	30.000

Comme il faut justifier l'anoblissement des ducs, Napoléon envoie à Hugues Maret ces instructions :

» Portez Ney, duc d'Elchingen — pour la bravoure distinguée et les grands talents qu'il a déployés dans toute sa carrière militaire, ayant dans toutes les circonstances puissamment contribué à la prospérité de nos armes. Nous avons surtout distingué ses belles dispositions et son intrépidité à la journée d'Elchingen qui préluda si heureusement à la journée d'Ulm.

» Massena, duc de Rivoli — même phrase.



MACDONALD
Duc de Tarente, Maréchal de France
(Collections du Prince d'Essling)



LA REINE CAROLINE ET SES ENFANTS

Peinture du Baron GÉRARD. — (Appartient à S. A. le Prince Murat)



LOUDINOT
Duc de Reggio, Maréchal de France

ment la première classe d'une noblesse impériale.

Des maréchaux, Brune serait anobli le 2 juin 1815. Louis XVIII ferait Jourdan comte. Sérurier recevrait le comtat le 8 mai 1808 et Pérignon le 6 septembre 1811. Bernadotte était prince de Ponte-Corvo, du 5 juin 1806. Lefebvre n'attendrait pas longtemps un titre.

IV. LE PREMIER LIVRE D'OR : 24 DUCS, 73 COMTES ET 370 BARONS

Vingt-quatre ducs étant choisis et bien dotés, Napoléon s'emploie à organiser le comtat, sans *de*. Il désigne tous les

» Lannes, duc de Montebello — même phrase ; parlez de la journée de Montebello qui préluda à la bataille de Marengo.

» Davout, duc d'Auerstædt, — même phrase.

Les organisations administratives et financières assurées, l'Empereur traçait, d'une grosse écriture, la liste, cette fois définitive, des 24 ducs, hommes éminents qui, le 11 mars 1808, formaient légale-

hommes qui, après avoir, sous la République : « Bien mérité de la Patrie » ont pu, depuis 1804 « Bien mériter de l'Empereur. » Laisser entendre à plusieurs de ces patrices de seconde classe qu'une nouvelle action d'éclat peut les mettre en possession d'un duché, c'est l'œuvre que va assumer le maréchal Berthier.

Le 25 mars 1808, une première liste, de 73 noms, fut établie. Nous y trouvons :

Oudinot (Charles-Nicolas), né à Bar-le-Duc le 25 avril 1767 ; Soldat au régiment de Médoc le 2 juin 1784 ; chef du 3^e bataillon de la Meuse le 7 novembre 1790. Combattant à l'armée du Rhin, il y gagna le titre d' « officier qui prend des canons. » Le cardinal Latour d'Auvergne, ancien aumônier de l'Empereur écrivait de lui : « Oudinot est une des gloires premières de l'Empire. Quand Napoléon daignait m'honorer de sa bienveillance, les généraux cherchant à l'imiter en tout, me traitaient avec intérêt et presque amitié. Je me suis particulièrement attaché à M. le général Oudinot. J'en admirais les vertus guerrières et les belles qualités



SOULT
Duc de Dalmatie, Maréchal de France



Bataille d'Austerlitz

(Collections du Prince d'Essling)



Bataille de Wagram

(Collections du Prince d'Essling)

sociales. Comme tous ceux qui l'ont connu, j'atteste qu'on n'était ni plus honnête, ni plus remarquable, ni plus digne de transmettre sa mémoire à l'immortalité. » Napoléon l'avait présenté à l'Empereur de Russie comme le Bayard de l'armée française.

Saint-Hilaire (Louis-Vincent-Joseph) né sous les drapeaux, fils d'un capitaine, emporte à l'assaut, en 1795, la redoute de Rocca-Barbena, près de Loano. Il commande sous Massena, les 16^e et 32^e demi-brigades à qui furent dues, en partie, la victoire de Rivoli et la capture de Provera, devant Mantoue ;

Marchand (Jean-Gabriel), l'un des ouvriers de la victoire, à Friedland ;

Friant (Louis), né en 1758 dans un village de la Somme. Compagnon de Desaix en Egypte, où sa vaillance et son remarquable sang-froid avaient rendu les plus grands services.

Sébastien (Horace-Porta), né en Corse en 1772, soldat dans les guerres d'Italie. Ambassadeur à Constantinople, il oblige à force d'habileté diplomatique et d'énergie la flotte anglaise à sortir des Dardanelles.

Bertrand (Henri), né à Châteauroux en 1773, aide de camp de Napoléon qu'il devait suivre plus tard à l'île d'Elbe et à Sainte-Hélène ;

Mouton (Georges), Suchet disait de lui, en 1802 : « Homme distingué par sa bravoure, ses connaissances. Officier ferme et intelligent, d'un beau physique. Instruit et d'une bonne moralité. »

Rapp (Jean), né à Colmar le 27 avril 1771. Intrépide sabreur il reçut, à Kolymin, en décembre 1806, sa neuvième blessure. Napoléon va le voir à Varsovie. « Eh bien, Rapp, tu es blessé et toujours au mauvais bras. — Cela n'est pas étonnant, Sire ; toujours ces batailles. » Comme la blessure était grave, l'Empereur dit au médecin Boyer qui préparait un

pansement. « Il faut lui couper le bras. » Boyer répondit : « Votre Majesté veut aller trop vite en besogne ; le général est jeune et vigoureux, nous le guérirons. » En effet, Rapp porta bientôt le bras en écharpe et il courut prendre un poste à Dantzig.

Lemarois (Jules-Léonard-François), aide-de-camp de Napoléon. Homme brave jusqu'à la témérité ;

Reille (Honoré-Charles), né à Antibes en 1775. Compagnon et gendre de Massena, s'était inscrit à Gènes, en 1800, dans la phalange des héros ;



Le Château de Gros-Bois

(Appartient à M. le Prince de Wagram)



D'après le Tableau par Berthier Off. au Corps Imp. de la Garde

ALEXANDRE

*Prince et Duc de Neuchâtel et Valangin
Grand Veneur, Grand Cordon de la Légion
Chevalier des Ordres de l'Aigle*

DÉDIÉ A SA



BERTHIER,

*Ministre de la Guerre, Marechal d'Empire,
d'Honneur et de la Couronne de Fer
noir et de l'Aigle rouge de Prusse*

SŒUR BIEN AIMEE,

Par son très humble et O. serviteur Osterwaldt, de Neuchâtel

à Paris chez Osterwaldt l'aîné, rue de l'Étré Bourdon St-Sulpice, N.º 2.

Imp. de la M. de l'Imp.

Impressé par Daron.



DUROC

Duc de Frioul, Sénateur, Grand Maréchal du Palais, Grand Officier de la Couronne, Général de Division

1806, il défend le pays de Raguse et la ville pendant six semaines, avec 1,600 hommes, contre 3,000 Russes, 8,000 Monténégrins, 6 vaisseaux de ligne, 3 frégates, 18 chaloupes canonnières. Il soutient deux assauts dans l'île de la Croma. Ne s'est pas rendu, laissant le temps au général Molitor, commandant en Dalmatie, d'arriver à son secours. Il a servi sous Rochambeau, Luckner, Hoche, Moreau, Jourdan, Bonaparte ;

Grouchy (Emmanuel) avait été le compagnon de Lafayette et de Moreau ;

Nansouty (Etienne-Marie), né à Bordeaux le 30 mai 1768, au fameux Château-trompette. Sous-lieutenant, dès 1783, au régiment de Bourgogne-cavalerie ; capitaine aux hussards de Lauzun, en 1788 ; lieutenant-colonel en 1792, s'est couvert de gloire durant les campagnes de 1806 et 1807 ;

Dupont de l'Etang (Pierre), né à Chabanais en 1765 ; fut chef d'Etat-major de l'armée de réserve, à Marengo ;

Suchet (Louis-Gabriel), né à Lyon. S'est couvert de gloire, durant la première campagne d'Italie, à Dego, Lodi, Arcole, Rivoli. En outre, il sut s'illustrer par la belle défense du Var, en 1800. Sa division remporta, devant Austerlitz, les plus grands succès. Mélas l'avait surnommé « l'intrépide. » Il devait arriver, justement, au maréchalat ;

Belliard (Auguste-Daniel), officier sous Dumouriez, cassé de son grade, il s'engagea comme simple soldat pour conquérir ses galons. Général après Arcole, il devait être, en Espagne, le chef d'Etat-major de Murat ;

Miollis (Sextus-Alexandre), soldat de la guerre d'Amérique ; défenseur de Mantoue, avait fait élever un temple à Virgile ;



CAULAINCOURT

Duc de Vicence, Grand Ecuyer, Général de Division

Baraguey - d'Hilliers (Louis), né à Paris en 1764. Vétéran des guerres d'Italie. Général de division en 1797 ;

Gouvion - Saint - Cyr, né à Toul ; artiste-peintre. Voleur de 1792. Colonel-général des cuirassiers ;

Legrand (Claude-Juste), dragon à 15 ans, général en 1793, gagne à Austerlitz le grand aigle de la Légion d'honneur ;

Bisson ; *Dupont-Chamont* ; *Lasalle* (Antoine-Charles-Louis de), né à Metz le 16 mai 1775, petit-neveu de Fabert,

Gazan, général de division ;

Walter (Frédéric-Henri), servait depuis 1781. Avait fixé, en 1798, l'attention de Bonaparte ;

Cafarelli, frère du général blessé mortellement au siège de Saint-Jean-d'Acre ;

Lauriston (Law de), né à Pondichéry en 1768. Elève du corps d'artillerie en 1785 ; officier en 1785 ; capitaine en 1791, colonel en 1794 ; aide-de-camp en 1800. En

enfant de la plus jolie femme qui se trouvait en Lorraine, sous-lieutenant élève au régiment d'Alsace à 11 ans. Ce guerrier était doublé d'un écrivain qui racontait l'arrivée de Bonaparte à l'armée d'Italie : « Il n'avait que peu d'hommes, presque sans armes, sans pain, sans souliers, sans argent, sans administration ; point de secours de personne ; une petite mine ; une réputation de mathématicien et de rêveur ; pas un ami, regardé comme un ours parce qu'il était toujours seul à penser. » Fait prisonnier à Brescia, Lasalle répond au feld-maréchal Wurmser qui l'interroge sur l'âge de Bonaparte : « L'âge de Scipion quand il vainquit Annibal. » A Rivoli, il charge avec 26 chasseurs un bataillon autrichien



KELLERMANN

Duc de Valmy, Maréchal de France

de Deutschmeister et le fait prisonnier Vaillant, qui fut tué au soir de Wagram ;

Klein (Louis), combattant de Fleurus, de Bonn, il ouvrait des routes à la célèbre armée de Sambre-et-Meuse ;

Lariboisière (Jean-Ambroise), célèbre général d'artillerie ;

Dorsenne ; *Gardane*, héroïque combattant à Novi ; *Hulin*, défenseur du château de Milan ; *Drouet d'Erlon*, général de brigade en 1805 ; *Compans* ; *Gudin*, noté par Ernouf « cet officier réunit tous les talents qui font un bon chef » ; *Morand* (Louis) ; *Verdier* ; *Boursier* ; *Loison* ; *Vatier* ;

Saint-Sulpice (Raymond-Gaspar de Bonardi), intrépide sabreur ; ancien colonel des dragons de la Garde ;

Durosnel ; *Becker* ; *Malher* ; *Orderener* ; *Songis*, sous-chef de l'artillerie pendant le siège de Gênes, — officier que Massena appelait « Mon brave des braves » ; *Chasseloup* ; *Frère* ;

Molitor (Gabriel-Jean-Joseph), cerné devant Glaris, par les troupes russes de Souvarow, il répond à une sommation : « Ce n'est pas moi qui me rendrai. » Et il tient longtemps l'ennemi en échec, puis se dégage pour aller gagner une victoire à Nafels ;

Boudet ; *Sorbier* ;

Espagne (Jean-Louis-Auguste). Un inspecteur aux revues le note : « A fait toutes les campagnes des guerres de la Révolution aux armées du Nord, des Alpes, de Sambre-et-Meuse et du Rhin. Il s'est distingué dans toutes les occasions où il s'est trouvé. Officier d'un rare mérite, ami de l'ordre et de la discipline » ;

Milhaud (Jean-Baptiste), l'homme terrible, qui savait rendre invincibles ses régiments de cavalerie ;

Conin ;

Lepic (Joseph), noté par Kellerman : « Très bon officier, surtout à la guerre ; brave, instruit. » Ancien major des grenadiers de la Garde ;

Gros, général des chasseurs de la Garde ; *Curial* ; *Sanson* ;



MARET

Duc de Bassano, Ministre Secrétaire d'Etat



JUNOT

Duc d'Abrantès, Colonel Général des Hussards (Collections du Prince d'Essling)

*Pannetier; Heudelet (Etienne); Dutail-
lis; Beaumont; Claparède; Vedel;
Lefebvre-Desnouettes, chef du 18^e dra-
gons à Austerlitz; Ruffin;*

*Vandamme (Dominique-Joseph, comte d'Hunebourg), divisionnaire, sous Jourdan, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Intrépide, mais ravageur;
Fouler; De France;*

Menou (Jacques-François), né en 1751. Commanda l'armée d'Orient après la mort de Kléber. Marié à une musulmane, il se faisait appeler Abdallah;

Napoléon ajoutait à la liste des généraux :

Michel, de notre Garde impériale; Boyer; Teurnad; Lacoste, premier aide de camp.

Mais, de ces officiers, proposés pour le titre de comte, plusieurs n'obtinrent, après une minutieuse révision, que le titre de baron. Ce titre fut accordé, fin mars 1808, à 370 personnes :

Aux généraux :

Lapisse (Pierre Bellon), chef de la 36^e demi-brigade à l'armée du Danube, nommé général sur le champ de bataille;

Villate; Rivaud, un des héros de Marengo; Eblé; Sénarmont; Darricant; Beaumont; Barrois; Hanique; Ricard; Demont;

Marulaz (Jacob-François), né le 6 septembre 1769, cavalier au régiment d'Esterhazy le 1^{er} novembre 1784; maréchal des logis le 23 juin 1792, le 8^e hussard lui accordait, en 1798, cette mention : « Nous certifions que Marulaz a toujours conservé la plus haute réputation par des actions de l'héroïsme le plus élevé. »

Razout; Gauthier; Petit; Cas-sagne; Leval; Merle; Candros; Viviez; Lamartillière; Ledru; La-trille; Buget; Schiner; Ferey; Levasseur; Godinot; Taupin; Le-roux; Mancune; Marcognet; Brun; Labassée; Roguet;

Colbert (Auguste de), né le 18 novembre 1771. Avait fait ses premières armes au

8^e bataillon des Fédérés de la Seine. « Le bataillon de Guillaume Tell. » Beau militaire, bon écrivain, servant en 1807 sous les ordres du va-leureux Ney, il écrivait à sa femme : « Je cours continuellement les champs de bataille, me battant un peu le matin et couchant le soir sur la paille, dans des vil-lages très misérables. Fa-tigué, je dors. Affamé, je mange des pommes de terre et je bois de l'eau; du reste je me porte bien » ;

Legendre, Bordesoul, Couroux, Schram, Albert, Harispe, ancien chef des



Projet d'uniforme pour les Officiers de la Garde patricienne impériale (Grande tenue de service)



Monnaies de la Principauté de Neuchâtel à l'effigie et aux armes de Berthier, seul prince ayant frappé monnaie (Collection du Prince d'Essling)

Milhaud, Hédouville, Boyer, René, Gency, Vaux, Latour, Lorge, Excelmans;

Debelle;

Delaroche, Priré, Offenstein, Laubardière, Pajol, Piston, Lagrange, Perreimond, Doulembourg, Dijeon, Maurin, Carrié, Scalfort, Davenay, Fournier, Vialau, Schwarz, Frésia, Kirgener, Lamartillière, artillerie, Hastrel, Casals, Dabadie, du génie, Cauchois, Ywendorff, Prévost, Pa-gès, Nicolas, Vergis, Roize, Rhein-wald, ancien chef d'Etat-major de Massena, Puthod, Legrand.

Les Adjudants-Commandants :

Dailly, Monthyon, Guillemot, Lorcet, Parigot, Dientzel, Bosel, Lagrange, Gault, Pellegart, Boureck, Leclerc, Bailloud, Beurmaint, Cossou, Fornier d'Albe, Humbert, Dumolard, Delcage, Jomini, le célèbre écrivain,

Béchet, Pipert, Lefol, Chapoul, Guichard, Pressot, Aimé, Lacroix, Bertrand, Bacler d'Albe, le dessinateur.

Les Colonels de la garde impériale :

Théry, Delaistre, Chastel, Doguerneau, Guyot, Jacquin;

Les Colonels de troupe :

Meunier, Dellard, Lacoste, Chaccollet, en retraite, Autié, Semesle, Aymard, Barrié, Phi-lippon, Mouton-Duver-net, Combelle, Pécheu, Calis, Dornemain, Gé-rard, du 2^e hussard, Bar-bier, en retraite, Burthe, Humbert, Danou, Guyar-det, Lanus, Valterre, Baille, Bouge, Coutard, Desailly, Pouchelou, Bar-banègre, Rottembourg, Gay, Husson, Lanier, Muller, Decous, Daglein,



Projet d'habit de Cour pour les Primats de l'Empire



Projet d'habit de Cour pour l'épouse d'un Primat de l'Empire

Méda, Mathis, Guyon, Marx, Bousson, Charbonnel, Gouffroy, Rosé, Davout, Alexandre, Berthesène, Henriot, Arnaud, Berlier, Baussin, Schwetter, Pourailly, Boyeldieu, Toussaint, Richard, Rey;

Pouget, Ravier, Buquet, Habert, Laborde, Maupoint, Vial, Clément, Demarcay, artillerie, Macon-Duchessnoy, artillerie, Pultienne, Cabanès, Remond, Chassereaux, Chamuel, Veilandi, Prasse, Quiot, Rignoux, Lagarde, Berruyer, Pariche, Bazancourt, Noury, Dode, Froment, Nérin, Amy, Fririon, Soyer, Chemineau, Méjean, Mosel, Baptiste, Frappart, Dalton, Suberou, Mouriez, Bequelley, artillerie, Flosse, Meune, Laferrière, Lafosse, Lagastein, génie, Dherville, artillerie, Brayer, Ficatier, Jaumin, Cossin, à la suite, Schober, Expert, Gauthrin, Pelletier, artillerie, Coda, Lepeu, Cagnot, Camas, artillerie, Baltus, artillerie, Blein, génie, Reynaud, Arnaud, Manset, Sachs, Lambert, Préval, Dery;

Colbert, Charpentier, Jacquinot, Juniac, Mangeot, Brunet, Piré, Picton, Castex, Belfon, Lahaye, Chouard, Dornez, Richter, Paultre, Blamand, Laroche, Berkeim, Quinette, Lhéritier, Brancas, Herbant, d'Haugeranville, Dubois, Merlin, Deruconcourt, Ismert, Lamotte, Bouvier des Eclats, Corbineau, Deloncet, Chauvin, Grézard, Riquet, Dommangeot, Dejean, Lacour, Girardin, Quenicot, Girault, Vial, Damas, Beurmann, Lafitte, Sain-Geniès, Lallemand, Saint-Dizier, Caulaincourt (Gabriel), frère du duc de Vicence, Tereyse, Laroche, Fossard, Theuille, Neigre, Fayelle.

V. LES NOMS ET TITRES DES PATRICES CÉLÈBRES

Pour les promotions qui se succédèrent par la suite, l'Empereur ne fit plus le travail préparatoire des anoblissements; il le recevait de Maret, l'examinait et le signait vite. Et, en 1810, des titres furent accordés, surtout aux étrangers devenus français depuis 1792, sans Lettres-Patentes, seulement « En vertu de la Constitution Impériale. »

Les grandes actions furent suivies de nouvelles nominations. Des ducs, plusieurs devinrent princes. D'autres ducs, maréchaux, barons, même des chevaliers furent créés. Berthier, souverain de Neuchâtel, devient prince de Wagram le 31 décembre 1809; Massena, duc de Rivoli, devient prince d'Essling le 31 janvier 1810; Davout, duc d'Auerstædt, devient prince d'Eckmühl le 25 novembre 1809; Ney, duc d'Elchingen, devient prince de la Moscowa le 25 mars 1813.

Sont faits maréchaux, après des actions d'éclat, en Allemagne et en Espagne : le comte Oudinot, le 12 juillet 1809 et il sera fait duc de Reggio, enfin, le 14 avril 1810; Mac Donald, maréchal le 7 juillet 1809 et duc de Tarente le 9 décembre; Marmont, maréchal le 12 juillet 1809 quand il était duc de Raguse du 28 juillet 1808; Suchet, maréchal le 8 juillet 1811, duc d'Albuféra le 11 janvier 1813; le prince Poniatowski, maréchal en 1813.

Lefebvre, mari de Madame Sans-Gêne, était nommé duc de Dantzig le 10 septembre 1808. D'Alberg, neveu du Prince Primat, duc de l'Empire le 14 avril 1810. Un autre étran-



LEBRUN
Duc de Plaisance, Architrésorier de l'Empire

ger, Melzi d'Eril, avait été fait duc de Lodi, le 20 décembre 1807.

Parmi les personnes anoblies de 1808 à 1815, que de grands noms s'imposaient à l'attention de Napoléon! Notre liste, établie par ordre alphabétique, contient ceux qu'il faut nécessairement citer :

D'Aguesseau, de l'Académie française, comte; d'Alsace, officier au service de l'Empereur, comte; d'Andlau, chambellan de Napoléon, comte; Andréossy, célèbre ingénieur militaire, comte; d'Arenberg, prince étranger, comte; Arrighi de Casanova, évêque d'Acqui, baron; De Saint-Marsan, conseiller d'État, comte; Astorg, baron; Aubert Dupetit-Thouars, chevalier; Aubusson de La Feuillade, chambellan de l'Impératrice, comte; Aldini, ministre secrétaire d'État, comte; De Montalivet, préfet, comte; Jacques Bacher, célèbre chef des renseignements, baron; général Baillod, baron; Emmanuel Balbi, génois, chevalier; Barbé de Marbois, comte; François Barral, préfet, baron; Barthélémy, ancien membre du Directoire, comte; Claude de Rambuteau, préfet de la Seine et chambellan de Napoléon, comte; Amiral Baudin, baron; Prince de Beauveau, comte; Claude Berthollet, savant, comte; Louis Bignon, ministre de l'Instruction Publique, baron; Bigot de Préameneu, de l'Académie française, comte; Charles Debilly, page de l'Impératrice, chevalier; Boissy d'Anglas, sénateur, comte; général Jean Boudet, comte; Amiral Bougainville, comte; marquis de Bouillé, général de division, comte; Boulay de la Meurthe, comte; Jean de Bourgoing, ministre phénipotentiaire, baron; Boutet de Montvel, secrétaire de Cambacérès, baron; Brancas, colonel de cuirassiers, baron; Madame Brignole-Sale, bienfaitrice de Gênes, comtesse de l'Empire le 15 juin 1810; Brillat-Savarin, chevalier; De Broglie, évêque de Gand, baron; Claude de Barente, baron; Bruix, page de l'Empereur, baron.

Cadet de Gassicourt, pharmacien de l'Empereur, chevalier; Michel-Ange Cambiaso, célèbre homme d'État génois,

comte; Pierre Cambronne (celui de la Garde), comte, le 1^{er} avril 1815; Lazare Carnot, comte, le 20 mars 1815; Joseph Carnot, de l'Institut, chevalier, le 10 septembre 1808; Castellane, comte; Castex, baron; Chabaud-Latour, chevalier; de Chabot, évêque de Mende, baron; général Chambarlhac de Laubespain, baron; Chaptal, de l'Institut, comte; général Chasseloup-Laubat, comte; Prince Chigi, maréchal de l'Eglise romaine, comte; Choiseul-Praslin, chambellan de Napoléon, comte; Clément de la Roncière, baron; Cléron d'Haussonville,

chambellan de Napoléon, comte; Cochon de Lapparent, préfet, comte; Erasmes de Contades, comte; Docteur Corvisart, baron; Cossé-Brissac, chambellan de Madame Mère, comte; Cuvier, naturaliste, chevalier; Nicolas Clary, comte; Colonna Walewski, comte; Dandolo de Venise, comte; d'Arjuzon, comte; Pierre Daru, comte; Jacques-Louis David, premier peintre de l'Empereur, chevalier; vice-amiral Decrès, comte; général Decaen, comte; général Demarçay, baron; Denon, directeur des musées, baron; Desaix, fils du général tué à Marengo, baron; Roger Ducos, ancien membre du Directoire, comte; le médecin Desgenettes, baron; général Mathieu Dumas, comte; contre-amiral Duperré, baron; Dupont de l'Eure, homme



VICTOR PERRIN
Duc de Bellune, Maréchal de France



SAVARY
Duc de Rovigo
Général, Ministre de la Police
(Coll. Capitaine Martin)



SUCHET
Duc d'Albufera, Maréchal de France
(Coll. du Prince d'Essling)

politique, chevalier; Durazzo, de Gènes, comte.

Général Excelmans, comte; Agathon Fain, secrétaire de l'Empereur, baron; Ferrero della Marmora, évêque de Saluces, baron; Jean Fontanes, grand maître de l'Université, comte; Foucher de Careil, baron; Jean Fourier, de l'Académie française, baron; général Foy, comte; général Friant, comte; Frochot, préfet de la Seine, comte; Garat, ancien conventionnel, comte; Martin Garat, directeur de la Banque de France, baron; Gérando, de l'Institut, baron; général Gérard, baron; Xavier de Girardin, préfet, comte; Gontaut-Biron, comte; Grétry, compositeur, chevalier; Grimaldi, prince de Monaco, chambellan de l'Impératrice Joséphine, baron; amiral Hamelin, baron; Hély d'Oissel, auditeur au Conseil d'État, baron; Houdon, sculpteur, chevalier; Janzé, conseiller d'État, baron; Jurien de la Gravière, chevalier; De Labourdonnaye, aide de camp de l'Empereur, baron; Louis Lahure, baron; Lanjuinais, sénateur, comte; La Place, de l'Académie française, comte; chirurgien Larrey, baron; Las Cases, officier de marine, comte; De Lasteyrie, chambellan de l'Empereur, comte; La Tour d'Auvergne, député, baron; Le Couteux de Canteleu, comte; Le Doulet de Pontécoulant, sénateur, comte; Lefebvre-Desnouettes, comte; Bernard Legoux, chevalier; Silvestre Lospinasse, colonel, chevalier; Letellier de Louvois, marquis sous l'ancien régime, chambellan de Napoléon, comte; Letonnellier de Breteuil, préfet, baron; général Le Vasseur, baron; De Blangy, homme politique, baron; J.-B. Liégeart, de Dijon, chevalier; général Saint-Geniès, baron; Joseph Louis, ambassadeur, baron; Nicolas Loverdo, conseiller d'État, baron; Xavier Lubinski, officier polonais, chevalier; Sébastien Luchaire, colonel, chevalier; De Lur Saluces, chambellan de Napoléon, comte.

Général Maison, baron; Malleville, sénateur, comte; Laurent Marbeuf, officier d'ordonnance de

l'Empereur, baron; Marcellin Marbot, officier, baron; Marescalchi, chambellan du vice-roi d'Italie, comte; Norvins, chambellan de la reine de Westphalie, chevalier; Martin des Pallières, préfet, chevalier; Claude Méneval, secrétaire de l'Empereur, baron; général Merlin de Thionville, baron; Guillaume Mérode, sénateur, comte; Mathieu Molé, préfet, comte; Nicolas Mollien, ministre du Trésor public, comte; Gaspar Monge, comte; Bachesson-Montalivet, comte; Montesquiou-Fezensac, chambellan de l'Empereur, comte; général Montholon-Sémonville, beau-fils de Huguet de Sémonville, comte; Anne de Montmorency, comte; général Morand, baron; Georges Mouton, comte de Lobau; général Mouton-Duvernay, baron; De Mun, chambellan de l'Empereur, comte; le colonel Murat-Sistrières, baron; Lara Narbonne, ambassadeur, comte; marquis de Noailles, maréchal de France, comte; général O'Méara, baron; Philippe d'Ornano, colonel, comte.

Général Claude Pajol, comte; Etienne Pasquier, ministre, baron; Philippe Pelletan, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, chevalier; Pierre Percy, chirurgien, baron; Pisani de La Gaudé, évêque de Namur, baron; Joseph-Marie Portalis, conseiller d'État, comte; Jules Pourtalès, ancien grand-maître des cérémonies du roi de Prusse, aide de camp de Berthier, comte; Auguste Quélen, écuyer de Madame Mère, baron; Général Etienne Radet, baron; Général Antoine Rampon, le héros de Monteleghino, en 1796, comte; Balthazar Rasponi de Ravenne, archevêque d'Udine, comte; Regnault de Saint-Jean-d'Angely, conseiller d'État, comte; Claude Reinhard, ambassadeur, baron; Général Marie Reiset, baron; Augustin Rémusat, premier chambellan de l'Empereur, comte.

Marie-Antoine de Damas, veuve du général Antoine Richepanse mort à La Guadeloupe en 1802, baronne de l'Empire, à titre personnel, par lettres-patentes du 9 mars 1810; Riel de Beurnonville, séna-



LEFEBVRE
Duc de Dantzig, Maréchal de France
(Coll. du Prince d'Essling)

PROJET DE BAS-RELIEFS POUR LA COLONNE VENDOME



Par Fragonard, fils du grand Fragonard



Par Bergeret

(Coll. du Prince de la Moscowa)

teur, comte; Riquet de Caraman, officier, baron; marquis Rochechouart de Mortemart, gouverneur du château de Rambouillet, comte; Pierre-Louis Rœderer, ministre des finances du roi de Naples, comte; Rohan-Chabot, prince de Léon, chambellan des princesses Pauline et Caroline, comte; Rohaut de Fleury, chevalier; contre-amiral Rosely, comte; Louis Saint-Aulaire, chambellan de l'Empereur, comte; Salm-Dyck, député, comte; Salviac de Vielcastel, chambellan de l'Impératrice Joséphine, baron; San Vitale, chambellan de Marie-Louise, baron; prince de Savoie-Carignan, comte; Antoine Séguier, maître des requêtes, baron; Philippe-Paul de Ségur, historien, comte; Marc Serbelloni, sénateur du royaume d'Italie, comte; Silvestre de Sacy, de l'Institut, baron; Général Solignac, baron; Strozzi, prince de Bagnollo, chambellan de la princesse de Lucques, baron; Charles de Stuers, préfet du Zuyderzée, baron; Jean-Joseph Sue, médecin en chef de la Garde impériale, chevalier; Alexandre de Talleyrand-Périgord, comte; Tornielli, homme d'État italien, baron; Tryon de Montalembert, chambellan de l'Empereur, comte; général marquis de Turenne, chambellan de l'Empereur, comte; Thaon de Revel, homme d'État italien, comte; Joséphine Carcano de Visconti, veuve de l'homme d'État italien, comtesse de l'Empire le 29 août 1813; Jean-Jacques Hermann Wittgenstein, maire de Cologne, chevalier le 18 juillet 1811.

Enfin, Napoléon avait voulu nommer le 9 avril 1810, après le divorce et par lettres-patentes : Tascher de la Pagerie (Marie-Rose-Josèphe, dite Joséphine) duchesse de Navarre, en résidence à Malmaison.

Ces noms cités forment un bel armorial de France.

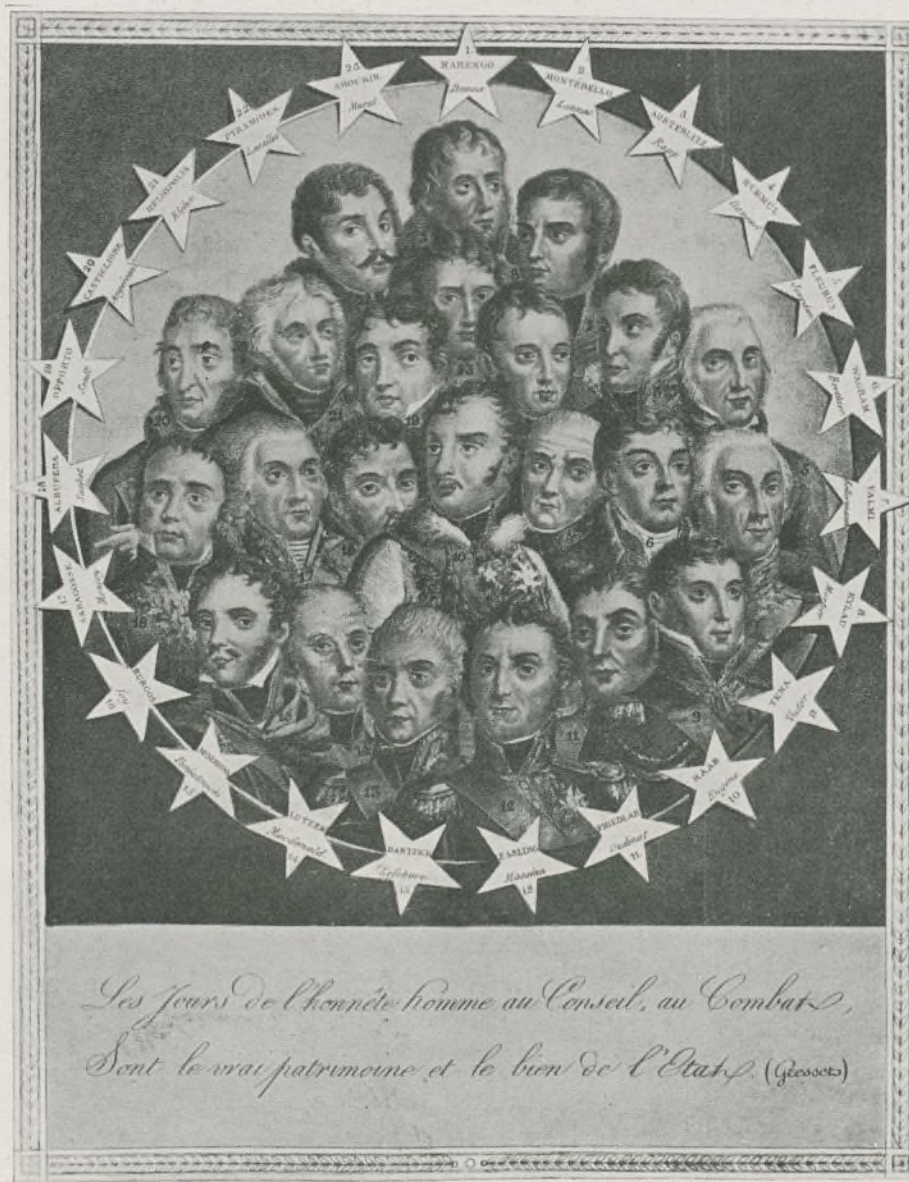
Les nominations faites, les serments de fidélité reçus, Napoléon possède des cohortes de patrices telles qu'aucun prince n'en avait pu réunir autour de lui. Mais les épreuves de la guerre d'Espagne; mais la retraite de Russie; mais les luttes de 1813 suffiront à lasser la constance d'une élite qui avait songé, parfois, au lendemain des rudes tâches, à vivre en paix du majorat gagné, le plus souvent, sur les champs de bataille.

Quand le Grand capitaine, écrasé plutôt que vaincu par les forces de dix nations coalisées contre nous, dut subir deux exils : — l'île d'Elbe et Sainte-Hélène — la moitié de sa noblesse, restée frondeuse à la manière de P.-L. Courier, porta encore la tête haute et voulut en tous lieux rappeler ce qui s'était passé de faits extraordinaires d'Arcole à Ligny. L'autre moitié, cherchant des gages, crut pouvoir servir la France en servant le Roy.

Si Napoléon eût observé la recommandation de Pittacus : « En commandant aux autres, sache te gouverner toi-même », sa dynastie et ses dignitaires seraient, vraisemblablement, parvenus au plus haut degré de prospérité que des hommes peuvent connaître.

Réellement, des fatalités dispersèrent les anoblis lorsque, suivant l'expression tant imagée de Victor Hugo « un grand coup de vent cassa les ailes de l'aigle qui planait aux voûtes éternelles ». Mais leur descendance, nombreuse, sait porter avec une légitime fierté, ces grands noms : Murat, Massena, Ney, Davout, Berthier... qui, en somme, sont des plus beaux fleurons de la couronne immarcescible gravée en tête de notre Histoire contemporaine.

EDOUARD GACHOT



Un Héros par victoire
(Collection du Prince d'Essling)

aujourd'hui d'écrire un ouvrage d'ensemble sur la question! Tout ce qu'on peut faire, et c'est ce qu'ont fait MM. Alphonse Séché et Jules Berthaut, c'est de suivre la conception de l'adultère, du divorce, de la politique, et... depuis Dumas et Augier jusqu'à Hervieu, Fabre, etc., et de montrer comment la transformation des mœurs a eu sa répercussion sur la scène. Le chapitre sur le divorce est d'actualité; les auteurs montrent bien quel parti le théâtre a tiré de l'enfant, personnage éminemment dramatique. Je crois, pour mon compte, que, si la question du divorce est si fréquemment traitée, c'est beaucoup plus à cause de la matière infiniment riche qu'elle offre aux auteurs dramatiques, que par une explosion de l'opinion publique, et je doute que cette explosion, le théâtre, à son tour, puisse la provoquer. Je recommanderai le chapitre sur la foule au théâtre; il est fouillé et judicieux. J'aime moins certaines pages sur les artistes. Bressant et Delaunay, par exemple, me semblent avoir été bien cavalièrement jugés.

□ □ □

Le Briseur de fers, c'est le général Humbert, que la Révolution prend à son village pour en faire, à 26 ans, un général. Dans la langue imagée et enflammée qui lui est propre, M. Georges d'Esparbès nous conte son extraordinaire campagne en Irlande, cette croisade tentée pour porter non plus la foi mais l'indépendance, et qui faillit réussir. C'est un mélange d'histoire et de roman, ou plutôt un nouveau chapitre que l'auteur de la Légende de l'Aigle ajoute à son épopée.

□ □ □

MM. Albert Savine et François Bournand tentent, une fois de plus, d'écrire l'affaire Nicolas Fouquet. Il est vraisemblable qu'on ne connaîtra jamais la vérité absolue; tout ce qu'on pourra découvrir, confidences, actes et mémoires, nous fournira peut-être des jugements inédits portés par des contemporains, mais pas le fait nouveau, le document décisif qui éclaire un procès et montre s'il a été bien ou mal jugé. Etant donné l'arbitraire du temps, il y avait dans la gestion de n'importe quel administrateur de l'ancien régime, de quoi le faire condamner, le jour où il avait cessé de plaire. Qui sait si Colbert, disgracié, n'eût pas fourni à ses ennemis triomphants des griefs suffisants pour entraîner sa détention perpétuelle? Pourtant, bien que n'ayant pas l'espoir de réviser le procès de Fouquet, il est bon que les historiens reprennent les textes et les faits et qu'ils jettent une clarté de plus en plus grande sur ce drame et sur les passions qu'il mit en mouvement. Et, à ce point de vue, on lira avec intérêt le petit volume de M. Albert Savine et François Bournand. Il témoigne de sérieuses recherches et d'un sens aiguisé de la question.

□ □ □

Donner tout son temps à des reconstitutions, au moyen de documents inédits, — comme il fut fait pour *Les Patrices de Napoléon* — M. Gachot s'emploie depuis vingt ans à cette tâche. Il en sort aujourd'hui l'histoire du blocus de Gênes, écrite à la suite d'études laborieuses, poussées, non seulement sur les terrains que parcoururent les combattants, mais aussi dans les archives françaises, anglaises, autrichiennes et italiennes.

Ce récit, étayé des pièces documentaires contenues dans les papiers de Massena, l'un des plus dramatiques qu'on ait écrit sur les guerres de la Révolution, peut former notre complète instruction quant aux débuts du Consulat. Il nous peint Bonaparte agissant avec fièvre; la misère qui éprouvait les armées; les projets de César; et par suite, mais heure par heure, avec des détails très pittoresques, les malheurs qu'eurent à souffrir les habitants de Gênes vivant durant deux mois dans l'alerte des incendies, entre les baïonnettes françaises, sous l'explosion des bombes anglaises; malheureux succombant à la faim par milliers.

Une belle illustration ajoute à la valeur de

l'œuvre partagée en trois parties: « *La guerre dans l'Apennin*; — *Journal du Blocus*; — *Les opérations de Suchet*. » Grands tableaux ayant, pour cadres, les rochers des Alpes, les palais de Gênes et pour fresque, éclairée par les lueurs du feu des canons, l'agonie d'une ville.

□ □ □

MM. Marie et Meunier ne considèrent pas *Les Vagabonds* du même point de vue que le légiste. D'où vient le vagabondage, sous quelle forme il apparaît; à quel état d'esprit il répond; autant de questions qu'ils examinent; et ils font défiler devant nos yeux les vagabonds aliénés, les mystiques, les fantaisistes, etc. Avec une méthode très sûre, ils établissent le diagnostic du mal avant de proposer un traitement. Ce livre d'hygiène sociale ne devra pas être oublié par nos législateurs, quand ils réformeront la loi sur le vagabondage.

LE LISEUR.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Chez Louis Michaud: *Happe-Chair*, par Camille Lemonnier, illustrations de Lobel-Riche, une nouvelle édition, remarquablement illustrée, de cette puissante et douloureuse épopée de l'usine.

Au Mercure de France: *Collection des plus belles pages*: *Stendhal*. On ne comprend guère la publication d'extraits de *La Chartreuse de Parme* et de *Le Rouge et Le Noir*: ce sont des œuvres qu'il faut lire en entier ou ne pas lire; sans doute l'auteur de cette sélection pense-t-il comme moi et ne l'a-t-il entreprise que pour les autres ouvrages, moins répandus, de Stendhal. — *La Vendée aux Genêts*, par Marcel Batilliat, sombre, très sombre histoire, où l'auteur oppose la Vendée fidèle au passé et la Vendée acquise aux idées nouvelles; de ce conflit naît la haine, naît le crime.

A la Librairie du « Monde illustré »: *Les Aventures de M. Haps*, par Max Maurey et G. Jubin, récit fantaisiste et cocasse qui n'est pas sans profondeur.

Chez Hachette: *Les Huit Paradis*, *Perse*, *Asie Mineure*, *Constantinople*, par la princesse G.-V. Bibesco, voyage d'une occidentale raffinée aux pays du rêve, visions subtiles des idées et des choses.

Chez Ollendorff: *Blancaflour*, par Tancred Martel, histoire de guerre, histoire d'amour, évocation claire et parfois puissante de l'Avignon médiéval.

Chez Sansot: *Renée*, par Francis Norgelet, poème d'amour d'une délicate inspiration. — *Edouard Schuré*, par Louis de Romeuf, courte étude sur l'un des plus purs intellectuels d'aujourd'hui.

Chez Delagrave: *Le Temps des Cerises*, par Clovis Hugues. Ce roman délicat et chaste est la dernière œuvre du poète. Très fin et très pur, il est tout parfumé du Midi qu'il sut chanter avec tant de charme et de variété.

Chez Lafitte: *Arsène Lupin contre Herlock Sholmès*, par Maurice Leblanc, deuxième série des amusantes aventures d'Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur, que nous recommandâmes, en leur temps, aux lecteurs du *Figaro Illustré*.

Chez Enoch: *Traité de prosodie dans la composition musicale et la déclamation lyrique*, par Paul Rougnon; ouvrage très simple et très clair, digne en tous points, de l'excellent professeur au Conservatoire; il évitera bien des erreurs à ceux qui auront la bonne idée et la modestie de s'en servir.

Chez Berger-Levrault: *Traité complet de Jiu-Jitsu (Méthode Kano)*, par H. Irving Hancock et Katsukuma Higashi. C'est le traité le plus complet et le meilleur de cet art utile et difficile. Les cent soixante coups sont démontrés avec autant de méthode que de précision: cinq cent six photographies d'après nature aident encore à la démonstration.

Chronique Immobilière

Sur le désir exprimé par un grand nombre de nos amis, nous organisons, à dater de ce jour, un service immobilier, dans les colonnes du *Figaro Illustré*. Chaque mois, nous publierons une chronique, où nous conseillerons aux capitalistes, aux rentiers et aux propriétaires, un emploi lucratif de leurs disponibilités, en leur indiquant des placements hypothécaire de premier ordre et des immeubles à acquérir dans d'excellentes conditions.

D'autre part, les personnes désireuses d'emprunter sur leurs propriétés de rapports, sur leurs domaines, châteaux, villas, chasses, etc., pourront s'adresser à nous en toute confiance. Nous traitons ces sortes d'opérations avec toute la discrétion qui convient.

Nous signalons aujourd'hui les immeubles suivants:



La photographie ci-dessus représente une belle maison moderne, pierre, grande façade, 2 appartements par étage, salles de bains installées. Locations 1.100 à 1.400 fr., 3 boutiques, longs baux. Cet immeuble d'angle avec belle vue sur square, rapporte 24.000 fr. On peut traiter avec 170.000 fr., le solde à volonté à 4 0/0.

□ □ □

Rue de Passy, même, maison pierre, 2 boutiques, longs baux. Rapportant 20.000 fr. Prix demandé 320.000 fr., faire offres. Véritable placement de père de famille.

□ □ □

Près Avenue du Bois, rue Pergolèse, maison pierre. Surface 300 mètres. Locations de 600 et 2.000 fr. Toujours tout loué. Rapport 16.000 fr. Prix 210.000 fr. On peut garder 140.000 fr. à 4.50 0/0 à volonté.

□ □ □

Superbe propriété près Granville. Vue splendide sur toute la baie et le Mont Saint-Michel. A coûté 250.000 fr. en 1900. Tout le confort moderne. Chauffage hygiénique à basse pression. Surface 2 hectares. A vendre 125.000 fr. On échangerait contre maison à Paris de 250.000 fr.

□ □ □

Nous sommes chargés de placer de suite, sur hypothèques, 150.000 fr. à 4 0/0, 50 à 55 0/0 de la valeur du gage. Les fonds sont prêts, et 200.000 à 4.50 0/0, 60 0/0 maximum de la valeur du gage.

□ □ □

Pour tous renseignements, écrire à M. Léon Gamotot, service immobilier du *Figaro Illustré*.

La Mode

LA FIN DU JUPON. — VOGUE DES TISSUS UNIS. — REMINISCENCES DU DIRECTOIRE. — CHAPEAUX LOUIS XVI. — LA REINE DE LA DENTELLE.

Puisqu'en ce numéro flottent tous les souvenirs de l'Empire, je devrais évoquer ici ceux des élégances de la Malmaison, car ce furent de gracieuses et souples élégances que celles que promenaient nonchalamment les familières de Joséphine, dans la transparence des draperies souples. Temps de gloire, de splendeur et de fêtes, temps où pour rivaliser avec l'éclat des uniformes tout dorés de victoire, les femmes inventèrent l'ostentation impudique de leur beauté.

Les mœurs ont changé : nous n'avons plus pour nous permettre de telles hardiesses l'excuse de ce grand souffle épique qui bouleversait les trônes et faisait tourner les têtes, mais nous avons toujours celle de notre coquetterie qui nous dit que lorsqu'une femme est bien faite, elle n'a rien à gagner à trop dissimuler ses formes sous d'encombrants falbalas.

Le jupon est donc abandonné et nos mondaines apparaissent dans les salons, à l'Hippique ou au théâtre, en des toilettes d'une simplicité voulue non moins que suggestive dans leur ligne impeccable. Leurs silhouettes se dégagent ainsi souples et gracieuses — en mode, nous devons supposer qu'elles le sont toutes — comme des statuettes de Tanagra.

Les tissus unis se prêtent, d'ailleurs, admirablement à ces créations où la coupe joue un si grand rôle. Nous avons pour eux une prédilection marquée car ils nous permettent d'affiner encore notre luxe et de lui donner, à la fois, le cachet le plus sobre et le plus seyant. Nos couturiers l'ont si bien compris qu'ils emploient tour à tour des voiles et des crêpes d'une ténuité extrême, des éoliennes soyeuses, des libertys chatoyants, quantité de tulle qu'ils drapent de la plus gracieuse façon du monde. On porte des bleus assez accentués comme ce crêpe bleu turquoise dans cette robe du soir, empire, très légèrement décolletée en carré par une broderie cachemire frangée de petits grelots ; manche envolantée de dentelle. Redfern l'avait signée.

Les nuances fauves, « Van Dyck » et « Rembrandt », colorées et chaudes comme celles



Robe de toile blanche brodée, avec jupe de mousseline par Laferrière

que savaient fondre ces deux artistes, sont aussi très en faveur. Un exemple dans cette toilette du soir, en tulle aux reflets mordorés posé sur une légère gaze d'or transparentée de liberty pétale de rose. Une guirlande de fleurs brodées au passé ton sur ton souligne le bord de la robe, dessine

une tunique à mi-jupe et ornemente le corsage très simplement drapé, au décolleté adouci d'un nuage de tulle rose. De grosses roses brodées fleurissent encore en relief sur cette draperie : roses d'or rebrodées de vieux bleu d'un côté, grosses roses mordorées de l'autre. Ces tissus légers et aériens moulent le corps avec une charmante indiscretion. Réminiscence des gravures



Robe du soir en crêpe bleu turquoise par Redfern

1815 et 1816, inspirations qui remontent plus haut encore, jusqu'au Directoire rappelé, lui, en de longues jaquettes aux grands revers. Du Directoire, encore, dans les cravates, dans les petits habits aux grands pans, dans les tailles montées, enserrées en des ceintures souples, drapées, nouées à pans plus ou moins longs, et d'une note vive tranchant nettement sur l'ensemble de la toilette. Pour cette dernière coquetterie, mille recherches de tons et d'oppositions de coloris. Sur une robe de toile rose, incrustée de guipure également rose simulant une tunique empire, légèrement décolletée à la taille, ceinture haut placée, en satin noir, nouée à franges ; sur une robe de toile blanche brodée, retombant en longue tunique sur une jupe de mousseline ajourée de Valenciennes, ceinture vert Empire s'attachant sous une boucle ancienne. Posé sur le tout, petit paletot de toile blanche, entièrement soutaché et cravaté de Liberty vert. Cela, pour nos élégances de demain, très joliment préparées par Laferrière.

Je noterai encore, au passage, quelques tissus changeants : des taffetas glacés aux nuances anciennes, aux reflets de fleurs fanées. Tout ceci, dans le domaine de l'élégance, — les petits trotteurs à rayures, à carreaux avec paletot uni, réservés aux courses simples ou aux promenades matinales.

Pour les chapeaux, c'est partout une délicieuse floraison de formes, de garnitures, de teintes plus jolies les unes que les autres. Au bois, dans les thés chics, on croise une foule d'élégantes, exquisement chapeautées et portant fièrement les grands panaches soyeux, les longues amazones et les aigrettes frémissantes. Ici encore, le style domine : le Louis XVI, par exemple, en ce grand chapeau

de paille noire, doublé de crêpe français mauve Ophélia et simplement couronné d'une guirlande d'orchidées tigrées et de lilioms allégés de capillaires et d'asparagus ; puis le Directoire, en ce chapeau de tagal rose doublé vert, à la haute calotte arrondie ; pouff d'autruches hardiment posé à droite, aux deux tons mélangés, vert mousse très pâle et « biscuit », retenu par une légère traverse de taffetas vert saule.

Je signalerai pour son originalité, ce chapeau destiné à une élégante Madrilène. Assez haut, arrondi, les bords ont disparu, c'est la vraie cloche, toute faite de petites lames de tagal blanc coupées de petites Valenciennes superposées avec entre-jeux plus larges frangés de grelots d'Irlande. Sur toute cette blancheur, la note vive d'un bouquet champêtre aux herbes folles mélangées de mûres, de nèfles et de roses demi effeuillées nouées d'un ruban de velours rose grenade.

Ces fleurs qui ornent nos chapeaux, sont de véritables œuvres d'art ; elles sont jolies et fines comme la nature même et mettent comme un peu de printemps dans nos chiffons. On leur donne tout : l'apparence de la vie, la délicatesse des tons, et je connais une artiste qui a poussé le raffinement de ses recherches jusqu'à les sculpter pétale par pétale d'après une fleur vivante, et à leur donner au toucher cette impression de fraîcheur qui, jusqu'à présent, semblait l'apanage de la fleur naturelle. Œillets, roses et violettes peuvent s'épanouir ainsi sur nos chapeaux, à nos corsages, faire le luxe de nos tables, sans que nous ayons le regret de les voir mourir dans un jour.

A propos de fleurs et de toutes les gracieuses ornementsations qu'on en tire, laissez-moi vous dire aussi une délicieuse nouveauté : fleurs de soie floche, grands lys brillants jetés en branches entremêlées sur un voile de tulle et recouvrant ainsi, de la plus charmante parure, une toilette nuptiale. Voilà qui pourrait faire tort au classique voile de dentelle, si ce n'était une fantaisie, mais quelle heureuse fantaisie !

Et cela me remet en mémoire une bien jolie idée, — idée de femme, — exécutée, d'ailleurs, par une artiste baptisée en Belgique « La reine de la Dentelle ». Comme elle me montrait une de ses dernières trouvailles, un voile de mariée en admirable point à l'aiguille dessiné par elle et tout fleuri de fleurs rustiques : Voyez, me disait-elle,



Robe de gaze noire et blanche, gaze écossaise en bordure par Laferrière

ces guirlandes de marguerites, cette profusion de blanches fleurettes aux pétales entr'ouverts, s'il prenait à la jeune fiancée le désir de les effeuiller toutes comme de vraies pâquerettes, il n'en est pas une qui lui répondrait : « Pas du tout. »

LAURENCE DE LAPRADE